

LE BON PÈRE FRÉDÉRIC

**un apôtre franciscain
1838-1916**

par Léandre Poirier, O.F.M.

**PRÉFACE
de Roland Bonenfant, O.F.M.**

Éditions du Bon Père Frédéric
2016

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2016

Tous droits réservés

Photos : Centre Frédéric Janssoone, Trois-Rivières

Impression : L'Imprimec inc., Trois-Rivières

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
--------------------	---

CHAPITRE PREMIER

DE GHYVELDE À JÉRUSALEM : 1838-1876.....	13
Une enfance heureuse	14
Apprendre à servir	16
Prendre le tournant	18
L'appel du pays de Jésus	20

CHAPITRE DEUX

DE JÉRUSALEM À TROIS-RIVIÈRES : 1876-1888.....	23
Le Vicaire custodial.....	24
Le quêteur évangélisteur	28
Le Commissaire de Terre Sainte au Canada	38

CHAPITRE TROIS

ENTRE TROIS-RIVIÈRES ET CAP-DE-LA-MADELEINE : 1888-1902	43
Une Madone vivante.....	44
Promoteur d'un sanctuaire marial.....	49

CHAPITRE QUATRE

PROPAGANDISTE ET PIONNIER : 1902-1916	55
Pour le Tiers-Ordre et la Terre Sainte.....	56
Pour la restauration franciscaine au Canada	60
Pour des centres de prières	66
On l'appelle « le saint Père ».....	70

CHAPITRE CINQ

TRACES D'UN RAYONNEMENT SPIRITUEL : 1916-1988.....	77
Retour à Ghyvelde	78
Étapes de la glorification	78
Itinéraire d'une âme franciscaine	83

ANNEXE

PRIÈRES.....	85
Litaniae du bon Père Frédéric	86
Prière pour les familles	88
Prière au bx Frédéric pour les familles	88
Prière pour la paix en Terre Sainte	89
Prière pour la Paix	90
Prière au Bienheureux Frédéric	90
Prière pour la guérison.....	91
Prière pour la canonisation du bx Frédéric Janssoone	92

AVANT-PROPOS

La vie du Bon Père Frédéric est une suite d'événements providentiels : naissance dans le nord de la France, éducation familiale et franciscaine de qualité l'orientant déjà vers le pays de Jésus, la Terre Sainte. Un profond désir s'est creusé en son cœur, surtout à partir de 1856, soit 22 ans avant sa demande officielle de partir en Terre Sainte le 26 avril 1876. Son désir s'est amplifié graduellement lors de travaux de recherches à la Bibliothèque nationale de Paris sur l'histoire des Missions franciscaines, où il fut très ému par la beauté de l'épopée missionnaire de l'Ordre franciscain, principalement celle des Missionnaires de la Custodie de Terre Sainte durant sept siècles et aussi par l'épopée historiquement célèbre de 368 Récollets, premiers missionnaires en Nouvelle-France dès 1615. Dans les deux cas, c'étaient des Franciscains courageux et intrépides, capables de l'inspirer pour toute sa vie.

Arrivé en Terre Sainte, le Père Frédéric est choisi comme vicaire custodial au bout de deux ans seulement, puis il rencontre à Jérusalem un prêtre du diocèse de Québec, l'abbé Provancher, qui lui ouvre les portes pour la quête des Lieux-Saints. D'autres événements providentiels lui font signe de remonter le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Cap-de-la-Madeleine, où il fonde le pèlerinage à Notre-Dame-du-Cap avec l'abbé Duguay et y travaille durant 14 ans à consolider cette œuvre, confiée ensuite aux Oblats de Marie Immaculée en 1902 par l'évêque de Trois-Rivières.

Même si le Bon Père Frédéric est né en France et a fait florès en prédication missionnaire au Canada et en visite des foyers, on peut dire que son œuvre majeure se situe en Terre Sainte, au Proche-Orient. Cet opuscule du père Léandre Poirier ne fait pas ressortir avec assez de détails le rôle du Père Frédéric au pays de Jésus, en comparaison de son rôle au Canada qu'il expose de façon si éloquente. Ce livret trouve toute sa valeur dans le récit simple, vivant et absolument brillant qu'il trace de son œuvre au Canada.

L'implication du Père Frédéric en Terre Sainte est donc antérieure à son séjour au Canada et elle se déroule alors qu'il était dans la force de l'âge, entre 38 et 50 ans. Il n'est pas exagéré d'affirmer que le Seigneur avait d'abord besoin de lui comme artisan de paix et d'unité dans la Custodie de Terre Sainte, pour assurer là-bas la paix entre les dénominations chrétiennes aux lieux principaux de la naissance et de la mort du Prince de la Paix : aux Basiliques de Bethléem et du St-Sépulcre. Il réussirait à assurer cette paix perdue depuis plus de trois siècles, en fait depuis 1517, année de la victoire de l'Empire Ottoman, en Égypte, qui installa nos frères Orthodoxes comme premiers gardiens des Lieux Saints à Bethléem et à Jérusalem. Il réussirait ce grand défi en rédigeant, à partir de notes minutieuses, des Règlements généraux en ces deux endroits, qui mettraient par écrit les droits des frères Orthodoxes et Catholiques. Ces Règlements lui demanderaient un an complet d'observation et d'interviews pour coucher sur papier des us et coutumes séculaires dans un pays qui repose sur la tradition orale.

Le Seigneur avait besoin de lui au XIX^e siècle, mais aussi pour quelques siècles à venir. Il aurait encore besoin de lui pour mettre sur pied les infrastructures d'accueil des pèlerins au pays de Jésus, pour bâtir des églises catholiques, pour relancer le chemin de croix sur la Via dolorosa après deux siècles d'interdiction stricte, mais pour infiniment plus : pour travailler efficacement à plus de coexistence pacifique entre l'Occident et l'Orient, pas moins. Pour réussir à percer dans cet univers cosmopolite, le Bon Père Frédéric a dû mettre dans la balance tous ses trésors de charité, de tact et de diplomatie, toutes les ressources de sa sainteté de vie qui faisait déjà l'unanimité autour de lui. Toutes ces qualités faisaient dire à son supérieur immédiat, lors de l'arrivée du Père Frédéric au Canada : « On vous envoie un saint. »

Le Bon Père Frédéric faisait partie des Franciscains, fondés par saint François d'Assise, et de la longue lignée des Missionnaires en Terre Sainte. Depuis le XIII^e siècle ce sont les seuls occidentaux qui se sont mérité de pouvoir résider officiellement au Proche-Orient, pour garder les Lieux Saints, avec une sorte de statut d'ambassadeurs de l'Église catholique et même d'ambassadeurs de l'Occident. La raison ? Pas à cause des Franciscains comme tels, courtois et fraternels, « fuyant les disputes et les contestations » (Règle de vie), mais à cause de saint François lui-même qui rendit un jour une visite fraternelle et mémorable au sultan Melik-el-Kamel durant la troisième croisade. C'est sur cette rencontre historiquement fraternelle que reposerait pour des siècles une certaine confiance, qu'on pourrait qualifier de « belle fraternité »

entre orientaux et occidentaux, fraternité certes fragile mais bien réelle, toujours à restaurer et à développer. Jusqu'à maintenant cette confiance, raffermie par le bienheureux Frédéric, dure toujours et porte de bons fruits.

Le Seigneur avait aussi besoin du Père Frédéric comme grand rassembleur au Canada et en ses œuvres de pèlerinage à la Vierge Marie. Mais on peut affirmer, en pensant à l'œuvre magistrale qu'il a accomplie en Terre Sainte durant 12 ans, que cette œuvre majeure surpasse TOUT ce qu'il a pu faire d'extraordinaire en France durant 38 ans et au Canada durant 28 ans.

Pour évoquer ici l'étendue de son œuvre au Québec, qu'on peut qualifier elle aussi de magistrale, qu'il suffise de mentionner quelques faits marquants, alors qu'il quêtait pour la Terre Sainte et lançait un lieu de pèlerinage à la Vierge Marie : il fut à l'origine du retour des Franciscains au Canada, en donnant naissance à une Province de 800 frères ; il fut à l'origine d'une centaine de Fraternités séculières du Tiers-Ordre, à l'origine de guérisons par centaines auprès de petites gens qu'il visitait à pied, principalement en quatre grands diocèses. « De grands diocèses », et au Canada, quand on dit grand, c'est grand, 150 paroisses juste pour le diocèse de Québec. Bref, le Père Frédéric fut un être d'exception, imprégné complètement par le charisme franciscain, grand rassembleur en Terre Sainte et au Canada. Ce fut un incroyable accompagnateur spirituel de pèlerins et de marcheurs, pèlerin lui-même, grand missionnaire, un être d'élan et de feu qu'il faut connaître, prier et imiter !

L'image de marque du Père Frédéric, c'est la spiritualité de la route. Au physique comme au spirituel, le Père Frédéric est l'homme du mouvement, le marcheur, le missionnaire, le pèlerin qui entraîne d'autres pèlerins dans le sillage de Jésus. Ces images de mouvement, ce sont celles qui rendent le mieux compte de sa remarquable expérience de vie en France, en Palestine, en Égypte et au Canada. Et quand on dit marche, mouvement extérieur, c'est en vue d'un mouvement intérieur, d'une progression intérieurement, au plan spirituel. Un être humain est appelé à faire du millage (ou du kilométrage) à l'intérieur de lui-même, à voler de découvertes en découvertes, jusqu'à ce que sa vie soit transformée. L'Esprit-Saint, comparé au vent, est celui qui est à l'origine de ce mouvement.

Le Père Frédéric est le pèlerin type sur toutes les routes. Le monde entier était devenu sa Galilée à lui, le lieu de son témoignage. La Terre Sainte réelle, il l'avait parcourue physiquement de long en large, assuré d'y rencontrer Jésus avec ses Apôtres, sa mère Marie avec Joseph et même sa grand-mère sainte Anne. Mais il l'avait parcourue spirituellement, en son cœur. C'était aussi la Terre Sainte de sa prière quotidienne et de sa contemplation qu'il adorait décrire à ses auditeurs. Ceux-ci étaient toujours avides d'exemples concrets ; le Père Frédéric leur en donnait. Il avait une parole vibrante pour faire apparaître la présence évangélique, et donc cette parole portait fruit et avait des répercussions. En ses livres et en ses articles de revue, comme en ses prédications il savait toucher les cœurs, les enflammer, un peu comme saint

François d'Assise, capable d'être à la fois tendre et dynamique, interpellant en même temps que respectueux de tous, avec ses accents exceptionnels de bonté. C'était la bonté même ! Les gens le lui rendaient bien ; ils l'appelaient LE BON PÈRE FRÉDÉRIC.

*Voici, en bref, l'histoire de ce petit livre. Au cours de l'été 1988, l'année de la béatification, le père Jean-Louis Rodrigue avait exprimé au père Léandre Poirier, alors missionnaire en Afrique de passage au Cap, sa désolation de n'avoir plus de livres à offrir à ses pèlerins de langue anglaise. Ce dernier promit de lui écrire un opuscule en français, que le père Kevin Kidd acceptait de traduire en anglais dès l'automne de la même année. Le travail dura trois mois et le 22 octobre parut en cinq mille exemplaires l'opuscule *Good Father Frederic, A Franciscan Apostle : 1838-1916, by Kevin Kidd, O.F.M., from a French text prepared by P. Léandre Poirier, 1988 : 64pp. ill.**

*Ce texte simple et direct eut une belle destinée, car en plus d'être traduit en italien, il parut à Jérusalem dans la revue anglophone de Terre Sainte, *Holy Land*, édition de l'été 1989, pp. 57-83, par les soins du directeur Raphaël Bonnano, O.F.M. C'était une diffusion inattendue pour le bénéfice des lecteurs d'Irlande, de Grande-Bretagne, d'Australie, des Philippines, de l'Afrique du Sud et des États-Unis. La préface du père Raphaël notait avec justesse que le Père Frédéric était le premier membre de la Custodie de Terre Sainte à être béatifié sans avoir passé par le martyre. Il a été proclamé bienheureux à*

cause de sa sainteté de vie et de l'œuvre exceptionnelle qu'il a accomplie en Terre Sainte et au Canada, et dont on récolte encore les fruits 100 ans plus tard.

Que ce livret de notre frère Léandre Poirier, en sa version originale, vous donne le goût de mieux connaître l'Évangile et d'imiter la vie de l'homme Jésus de Nazareth. Avec le Bon Père Frédéric, puissiez-vous faire du chemin intérieurement, dans votre vie de prière, dans votre foi au Fils de Dieu, pour devenir comme François d'Assise « un pauvre qui chante. »

Père Roland Bonenfant, O.F.M.
Vice-postulateur de la Cause
du bienheureux Frédéric Janssoone

Chapitre Premier

DE GHYVELDE À JÉRUSALEM
1838-1876

Une enfance heureuse

Sur la côte nord de la France, entre Dunkerque et la frontière belge, treize kilomètres de dunes protègent les terres intérieures contre l'envahissement de la mer : pays de polders - on dit là-bas *moères*. Un petit village voisin de Bray-Dunes, du nom de Ghyvelde, est habité par des Français flamands, tels les Janssoone, dont le nom correspond à l'anglais Johnson, et se prononce Jeanssonne (avec un o ouvert).

À quinze minutes de marche du village vers l'est, la ferme Janssoone apparaît : maison et grange blanchies à la chaux sous un toit de tuiles rouges, poulailler, jardin potager avec un puits. Une niche au-dessus de la porte abrite une statuette de la Vierge. En entrant dans la salle commune, on ne peut manquer de lire l'inscription en lettres flamboyantes sur fond noir : *Jesus Christus in een wigheid ! Amen. « Loué soit Jésus-Christ toujours ! Amen. »*

Frédéric naît le 19 novembre 1838, cadeau de sainte Élisabeth de Hongrie, patronne des femmes du troisième Ordre de saint François (maintenant fêtée le 17 novembre au nouveau calendrier). Le couple Janssoone-Bollangier garde d'un premier mariage Dumont-Bollangier quatre enfants. Quatre autres s'ajouteront avec les années : Pierre, Annette, Henri et Frédéric-Cornil. Ce second prénom (Corneille, comme le centurion des Évangiles) ne sera plus utilisé, qui rappelle un saint que les Flamands évoquent contre les convulsions infantiles. Si on fait le compte des

enfants décédés, Frédéric est le onzième de Pierre-Antoine Janssoone et le treizième de M.-Isabelle Bollangier.

Frédéric perdit son père à neuf ans ; aussi son meilleur souvenir sera pour sa maman : une maîtresse-femme d'une activité incessante pour la maisonnée, le jardin et le tissage domestique. Sa foi dépassait le jansénisme de l'époque. Elle devait offrir à Dieu vingt-huit ans de maladie afin d'obtenir des fils prêtres. De ses trois garçons, Pierre, chez les Pères des Missions Étrangères de Paris, réussit une carrière de quarante-quatre ans aux Indes, et Frédéric chez les Franciscains ; Henri se préparait aussi à devenir franciscain quand il se noya, encore séminariste à Cambrai. La fille Annette se fit Sœur Augustine (+1872).

La sévérité de l'éducation n'enlevait rien à la jovialité familiale, dont Frédéric gardera un excellent souvenir. Ce qu'il avait reçu dans son enfance, de discipline et d'affection, marqua son tempérament pour la vie.

Quatre ans après la mort de son père, soit le 28 mars 1852, il fit à treize ans sa première communion. C'était la fin de son école primaire. Malgré les misères du temps (disette et pillage après le renversement du trône de Louis-Philippe, roi des Français), la maman accepta de laisser partir Frédéric pour le collège d'Hazebrouck, alors que Pierre, l'aîné, commençait sa philosophie à Cambrai.

Dès sa première année en huitième, Frédéric se classa parmi les premiers, ce qui lui permit d'accélérer et de

passer à l'automne 1854 au collège Notre-Dame-des-Dunes à Dunkerque. Notons cette excellence scolaire qui se manifesta dans la suite par son aisance à prêcher et à écrire.

Apprendre à servir

Une épreuve allait briser cet élan avant la fin de l'année académique 1855-1856 : la ruine financière de la maison familiale. Frédéric n'eut d'autre alternative que d'aller sur le marché du travail. Pour comble de malheur, la maman vit aussi Pierre, devenu malade, abandonner pour un temps ses études. Après de durs mois d'initiation dans la vente des textiles, Frédéric gagna vite des points dans la Maison Albert Ledieu à Estaires. Promu de la tâche de saute-ruisseau (commissionnaire) à la vente à l'extérieur, il sut très bien s'adapter à son nouveau métier de commis-voyageur, non seulement en s'habillant avec élégance, mais en améliorant son comportement social : maîtrise de sa vivacité naturelle, habile patience avec les clients et débrouillardise.

Une fois son frère Pierre revenu au Séminaire, Frédéric cherche à son tour ses propres certitudes. Le Ciel lui répondit par la mort de sa bonne mère à l'âge de 64 ans, le 5 mai 1861. Il partit consulter le vicaire de sa paroisse, l'abbé Barzin, qui dirigeait un cercle de jeunes gens. On tomba d'accord pour une vie de communauté religieuse. Restait à faire un choix. Frédéric se décida pour une retraite d'orientation à la Trappe de Mont-des-Cats, un haut-lieu des Flandres. Les récits des Pères du désert, que

la maman lisait jadis en famille, reprirent leur attrait pour une vie de prière et de pénitence plutôt que celle de ministère. N'avait-il pas goûté de douces heures avec sa sœur Annette et son frère Henri, quand ils allaient « faire les ermites » en se cachant dans les bottes de foin à la ferme pour une session de contemplation.

Pourtant, l'entrevue décisive avec l'Abbé du monastère fut courte et sèche : Frédéric n'avait qu'à aller chercher ailleurs un avenir. Saint François d'Assise l'attendait. La rencontre à sa pension de Mlle Van Méris revenant, en grand habit franciscain de sa réunion du Tiers-Ordre, déclencha une conversation animée. Frédéric crut bon de s'en ouvrir au chanoine Dehaene, directeur de son ancien collège d'Hazebrouck, *tertiaire* lui aussi. La biographie de saint François et le charme des Fioretti firent le reste. Mais Frédéric commença sagement par terminer ses humanités interrompues, en ce même collège où son frère Henri enseignait alors les Belles-Lettres avant d'entrer aux Missions-Étrangères.

En juin 1864, on retrouve Frédéric en vacances non loin de Ghyvelde chez le beau-frère Deswartes qui regroupait le reste de la famille. Après un bon dîner à la flamande vint l'heure des adieux. Sa nièce Léonie le conduisit jusqu'au coin de la route, où le jeune homme de 26 ans allait à pied prendre le train pour Dunkerque. Destination : le noviciat franciscain d'Amiens.

Prendre le tournant

Le maître des novices n'était autre que le célèbre Léon [Vieu] de Clary, qui commençait à publier son *Auréole Séraphique* ou Vie des saints et bienheureux de l'Ordre, objet d'admiration et d'idéal pour les jeunes qui lui étaient confiés. Au long de cet apprentissage au service du Seigneur, Frédéric connut des jours de doute et de découragement. Cellules exigües, devenant tour à tour fours en été et glacières en hiver, observances rigoureuses du silence et des jeûnes, conférences spirituelles prolongées, autant d'épreuves que les conceptions religieuses du temps lui imposaient sans doute. Si Frédéric avait été habitué à d'austères pratiques dès la maison paternelle, ici s'ajoutait le sentiment de l'infidélité. « Lutte et hésitations sans fin », écrit-il à des confidents en juillet 1865. Le père Léon dut l'exhorter à la patience : « Dieu achèvera son œuvre. » Enfin l'étape de la profession fut franchie le 18 juillet 1865, pour être suivie de la période des études : philosophie à Limoges, théologie à Bourges. À la ferveur s'ajouta la méthode. Frédéric compléta les cycles obligatoires en prenant des notes encyclopédiques qu'il classa dans 14 petits cahiers bien écrits et ordonnés pour s'y retrouver plus tard : un peu de tout, de la mystique à l'astronomie, de la botanique à l'archéologie. Ce n'était pas simple curiosité de sa part. Le futur apôtre avait conscience de remplir son carquois pour répondre à toute éventualité. Mais irait-il de l'avant ? Les supérieurs bloquèrent ses hésitations en lui faisant confiance. L'ordination sacerdotale fut même devancée au 17 août 1870, car la guerre franco-allemande allait avoir besoin d'aumôniers.

De fait, l'hôpital improvisé chez des religieuses de Bourges sera bientôt son premier champ d'apostolat. Puis on l'appela au front. Partout sa charité et son audace font merveilles - on n'ose pas dire miracles. À vrai dire, son héroïsme est à la hauteur des situations pénibles qui se multiplient.

Une fois l'armistice signée en janvier 1871, Frédéric est jugé apte à la formation des novices de Branday, quoiqu'en second. Ainsi il commence son service proprement dit dans l'Ordre, tel qu'il aimera le continuer plus tard en visitant les novices de Montréal et les collégiens de Trois-Rivières après 1900. Entre temps, il sera co-fondateur puis supérieur du couvent de Bordeaux. C'est là qu'il fera l'apprentissage des missions populaires à l'école du père Bernard d'Orléans, ancien missionnaire de Terre Sainte. Cette dernière qualité ne fut pas sans influencer le jeune prêtre franciscain pour l'appel du pays de Jésus.

Pourtant, être à la tête d'une communauté le fait souffrir à Bordeaux : trop d'hésitations, trop d'exigences minutieuses. Ce qui lui convient, là où il excelle, c'est dans l'animation populaire : retraites en groupe, pèlerinages, contacts par la prédication et l'écriture pour les journaux et les revues, un vrai saint Bernardin de Sienne quoi ! - celui qui est devenu le patron des publicistes chrétiens.

L'appel du pays de Jésus

Une expérience manquait à Frédéric comme franciscain : le contact avec le pays de Jésus. La Providence l'y appelait déjà. Mais auparavant, un avenir au Canada qu'il ne pouvait prévoir va se présenter sous forme de recherches à la Bibliothèque Nationale de Paris en compagnie du père Marcellin de Civezza, qui préparait, depuis 1856, sa documentation pour sa monumentale *Histoire des Missions franciscaines* en 4 volumes, à paraître en italien en 1891. Frédéric s'émerveille des récits des anciens Récollets, premiers missionnaires au Canada dès 1615. Les pages qui évoquent le travail ingrat des Leclercq, des Sagard, des Hennepin et des Crespel l'émeuvent jusqu'aux larmes. Autre appel que la Providence met en réserve.

Nous nous émerveillons à notre tour du tracé qu'il va commencer sur la carte du monde : Paris, Rome, Jérusalem, Québec, Trois-Rivières, Jérusalem et de nouveau Trois-Rivières. On ne devient pas du jour au lendemain Vicaire custodial de Terre Sainte. Initié aux problèmes particuliers de cette mission, « la perle des missions franciscaines » ainsi qu'on l'appelle, grâce à son séjour au Commissariat de Terre Sainte, rue des Fourneaux à Paris, Frédéric rédige enfin le 26 avril 1878 sa demande officielle pour passer en Palestine. Sans le savoir, il répondait à bien des officiels qui le voyaient comme futur Vicaire custodial ; en sorte que le Ministre général, tout en décevant le provincial Raphaël Delarbre qui voulait le garder comme secrétaire provincial, répondait favorablement à Rome et... vogue la galère !

Du 6 mai au 18 juin 1878, que de sentiments à décrire au fil des étapes privilégiées vécues par le Père Frédéric avec son compagnon, le père Martin Andrieu : Nice, Milan, Florence, Assise, l'Alverne, Rome et Naples ; enfin Alexandrie, Port-Saïd, Jaffa et Jérusalem. Un sermon occasionnel à Port-Saïd, qu'il juge après coup *trop véhément*, lui vaudra les faveurs de l'évêque franciscain, Mgr Ciurcia. Engagement précipité pour une série de prédications vraiment épuisantes sous le ciel subtropical d'Égypte pour dix retraites d'affilée, qui seront interrompues – il fallait s'y attendre – par une grave maladie ; il ne fallait pas tant d'héroïques imprudences pour établir sa réputation vite acquise de « saint père ».

Chapitre Deux

*DE JÉRUSALEM À TROIS-RIVIÈRES
1876-1888*

Le Vicaire custodial

Pendant son service obligatoire de quatre mois au Saint-Sépulcre (13 janvier - 4 avril), comme tout nouveau membre de la Custodie, dans les affreux locaux d'alors, qui faisaient des gardiens de la basilique de véritables prisonniers volontaires, Frédéric s'initia aux servitudes compliquées dues aux droits de chaque rite dans un sanctuaire commun : grecs, latins, arméniens, coptes et abyssins. Sa piété y voyait le symbole du partage des vêtements du Crucifié. On notera comment il fit l'impossible pour codifier ces règlements afin d'éviter les frictions dans les deux basiliques du Saint-Sépulcre à Jérusalem et de la Nativité à Bethléem. Pour un an, il commença par répondre aux vœux des Frères des Écoles chrétiennes du Caire : ministère auprès de vingt frères enseignants, avec deux cent vingt-cinq élèves dont cent vingt-cinq externes, masse bigarrée de croyances à respecter sans parler des autres ministères de la ville. Son succès lui vaudra dix autres années de service chez les mêmes frères à Jérusalem pendant son double terme de Vicaire custodial (1878-1888).

Custos en latin signifie *gardien*. La Custodie de Terre Sainte constitue une sorte de Province internationale de l'Ordre franciscain. Elle a pour but de représenter officiellement l'Église catholique dans les sanctuaires du Moyen-Orient chrétien, par décision du pape Clément VI en 1342, pour le service des pèlerins et le bien spirituel des populations locales. Plus d'une soixantaine de Provinces y sont représentées par trois cent cinquante frères d'au moins

trente-cinq nations différentes. Le supérieur s'appelle « Custode » (ordinairement un italien). Il était jadis assisté d'un Vicaire custodial (français) et d'un Procureur ou administrateur (espagnol) avec en plus cinq *discrets* ou conseillers, représentant les nationalités qui collaborent à l'œuvre de la Custodie. Il faut donc s'attendre à ce que la cause religieuse passe par les susceptibilités nationales toujours à équilibrer dans un esprit de justice et de charité.

On a dit que, dès les débuts de son service, les autorités franciscaines et diplomatiques locales avaient les yeux sur le Père Frédéric comme Vicaire custodial ; de sorte que devant les trois candidats proposés pour remplacer le père Andrieu démissionnaire, le nom de Frédéric eut vite fait l'unanimité. On connaît son allergie violente au supériorat. Mais, justement, cette charge nouvelle le met moins en contact de responsabilités avec des communautés établies qu'avec des officiels pour des relations politiques, administratives et pastorales. Et il était second.

Ses dix ans de service (1878-1888) n'allèrent pas sans cahots et tiraillements, surtout au moment de sa réélection après cinq ans. Le Visiteur réduisit à néant les prétentions des opposants en déclarant sans ambages dans son rapport officiel à Rome : « Le Père Frédéric, excellent religieux, fait honneur à la France et sert bien la Terre Sainte. » Diplomate souple et adroit, n'avait-il pas gagné l'estime des autorités locales de toutes couleurs par sa courtoisie et sa droiture !

Il serait fastidieux de tout raconter dans ce domaine complexe. Disons, par exemple, que le succès de ses démarches pour donner aux catholiques de Bethléem une église paroissiale convenable, contiguë à la basilique de la Nativité, ne fut obtenu que par d'innombrables précautions. Il ne fallait pas exciter la jalousie des Grecs orthodoxes ; seuls gardiens de la vénérable basilique du V^e siècle, par laquelle seulement on peut accéder à la grotte de la Nativité. De plus, il fallait assurer l'indépendance de la Custodie vis-à-vis du principal bienfaiteur en cause, l'empereur d'Autriche.

Quant aux règlements subtils qui essaient de faire vivre en harmonie à Bethléem les trois rites présents à la grotte, latins, grecs et arméniens, ils lui coûtèrent sept mois de travail en 1887. Il est difficile pour nous de soupçonner à quel imbroglio peut mener une démarche en apparence insignifiante, tel que balayer un local - dans un pays où l'occupation temporaire d'une marche d'escalier fonde une possession et un droit de passage. La vigilance de jour et de nuit s'impose donc pour ne pas être pris en défaut devant un empiètement toujours possible. D'où la responsabilité des sacristains qui avaient bien besoin d'un guide comme celui qu'a rédigé le Père Frédéric pour se reconnaître à travers tous les privilèges hérités depuis des siècles de rivalité. La sauvegarde des droits acquis jadis, même au prix du sang, devenait une nécessité pour le bénéfice des pèlerins dans les sanctuaires du Moyen-Orient. La documentation du Père Frédéric est fantastique. On s'en rend compte aussi à notre niveau, dans les articles et les livres édités par lui au Canada. C'est pourquoi on ne

s'étonne pas du succès de ses longs entretiens aux pèlerins de Palestine aussi bien qu'aux simples chrétiens d'ici, avides de détails sur chacun des Saints.

C'est le lieu d'ajouter ce qu'on pourrait qualifier son triomphe personnel : le rétablissement du Chemin de la croix en public dans les rues de la vieille Jérusalem, le Vendredi saint, aussi bien que maintenant, chaque vendredi de l'année. Sur ce genre de prédication, il faut relire le témoignage du père Paul Bailly, assomptionniste, responsable des grands pèlerinages, dits *de pénitence*, commencés en France en 1882. La collaboration du Père Frédéric lui fut inestimable en plusieurs domaines d'organisation, en ces temps où les inconvénients du voyage en Palestine, à dos d'âne ou de chameau, compliquaient la vie des pèlerins qui n'avaient rien des touristes d'aujourd'hui, souvent sans soucis spirituels. Frédéric, lui, était très soucieux des besoins religieux de ceux qui lui réclamaient des moments de prière et de retraite ici et là ; il aimait surtout donner l'habit du Tiers-Ordre à l'autel du Calvaire, afin d'assurer un lendemain à ces moments de ferveurs. Il n'a pas été non plus étranger à la fondation de l'hôtellerie Notre-Dame-de-France par ses conversations avec le père Bailly.

Sans vouloir décrire toutes les initiatives et les succès du Vicaire custodial, une de ses activités nous intéresse particulièrement : sa mission de quêteur pour les Lieux Saints. C'est d'ailleurs ici que se situe chronologiquement sa première visite au Canada : juillet 1881 - avril 1882.

Le quêteur évangélisteur

Devant le manque de fonds pour refaire l'église paroissiale Ste-Catherine de Bethléem, commencée sur la base des promesses de l'empereur d'Autriche, le Custode Gaudence de Matelica envoya son Vicaire custodial français et son Procureur espagnol quêter dans leur patrie respective. La Cour d'Espagne répondit rapidement ; mais la France avait d'autres soucis, elle qui chassait la religion de ses cadres. Heureusement, il y avait une Nouvelle-France, que la Providence va justement désigner au Père Frédéric d'une façon inattendue. Une rencontre fortuite à Paris en juin 1881 avec l'abbé Léon Provancher, ancien curé de Portneuf, maintenant à sa retraite à Cap-Rouge, près de Québec, allait transformer la quête en une réussite non seulement pour la Terre Sainte mais pour l'Ordre franciscain lui-même.

L'accord fut immédiat entre les deux hommes, désormais amis inséparables : le Père Frédéric installerait au Canada la quête du Vendredi saint demandée par les papes, grâce à l'établissement d'un commissariat de Terre Sainte, en même temps qu'il redonnerait vie aux Fraternités du Tiers-Ordre, étant sans appui depuis la dispersion des Récollets au Canada après 1796. Le Père Frédéric servirait aussi d'éclaireur pour le retour au pays des Franciscains eux-mêmes.

Des lettres ne tarderont pas à s'échanger entre les autorités de Rome et de Jérusalem. Le curé Provancher est à peine rentré chez lui à Cap-Rouge que le Père Frédéric

reçoit une obédience en règle (14 juillet 1881) pour sa mission canadienne de quêteur pour la Terre Sainte et de Visiteur pour le Tiers-Ordre. Un nouveau monde va s'ouvrir devant lui et ce rôle de pionnier lui va à merveille.

Au matin du 24 août 1881, un moine en bure grise descend du train qui l'a amené de New-York à Lévis. Il s'émerveille du spectacle que lui offre Québec avec son Cap Diamant de l'autre côté du fleuve. Sur le pont du bateau-traversier, Frédéric s'émeut en se rappelant ses prédécesseurs, les Récollets de 1615, devant la tâche immense qui les attire... et les attend. Pour l'instant, le moment rempli d'espoir le cœur de Frédéric. Au débarcadère, un charretier l'interpelle ; c'est celui que l'abbé Provancher a envoyé au-devant de lui pour l'amener à Cap-Rouge.

Dès le lendemain, tous les deux vont se présenter à l'archevêque de Québec. Mgr Taschereau exige sans doute une déclaration officielle de Rome avant de permettre la quête demandée ; mais il permet au Père Frédéric de répondre aux désirs des paroisses. Sans tarder, Frédéric se fera connaître par les journaux : *Le Canadien* et *le Courrier du Canada*. En attendant les résultats, Frédéric goûte l'hospitalité québécoise et retrouve chez son hôte l'attention du naturaliste canadien qu'il avait vu à l'œuvre dans les jardins de Palestine.

Dès la première retraite d'une semaine aux Tertiaires de la paroisse St-Roch de Québec, dans la chapelle des Congréganistes (aujourd'hui église Notre-Dame de

Jacques-Cartier), il reçoit une réponse enthousiaste qui fait vite le tour de la ville. À la fin, grâce aux reportages des journalistes, tout le Québec de la basse ville est devant lui. Le lundi suivant, 12 septembre, en réponse à son invitation de faire vénérer ses reliques de Terre Sainte et toucher des objets de piété (crucifix, médailles, chapelets, etc.), c'est au moins trente mille fidèles qui défilent devant lui pendant cinq heures. La Fraternité du Tiers-Ordre à St-Sauveur avait reçu cent nouvelles recrues et une centaine de novices bien sélectionnés avaient été admis à la profession.

Deux autres rencontres allaient obtenir semblable succès : le 17 septembre, fête des Stigmates de saint François, au pensionnat des Sœurs de Jésus-Marie à Sillery, et le dimanche, 18, à St-Augustin de Portneuf pour la solennité de Notre-Dame-des-Douleurs. Messe, chemin de croix, salut du Très Saint Sacrement, tout était prétexte à de longs entretiens qu'on ne se fatiguait pas d'écouter. Les journaux n'en finissaient pas de s'émerveiller des foules qui se renouvelaient et aussi du prédicateur qu'ils jugent *d'une éminente sainteté* en livrant des détails sur les austérités de son régime alimentaire et son mode de vie. Un rapporteur ajoute sans commentaire un mot qui cache un drame : le saint missionnaire quitte aujourd'hui notre ville pour Trois-Rivières.

C'est que, dans l'ombre, un grave conflit avait brouillé l'enthousiasme populaire, à la suite d'un malentendu. Dans ses entretiens de St-Roch, Frédéric avait tonné contre le libéralisme, qui faisait tant de ravages en France

et qu'il fallait combattre au Canada. Le pauvre prédicateur qui venait d'arriver au pays ne pouvait deviner que le mot « libéralisme » avait ici une résonance politique spéciale. On était en pleine lutte entre libéraux et conservateurs ; les évêques eux-mêmes, divisés entre eux par leur allégeance politique, avaient écrit en vain une lettre conciliatrice en 1875 pour assainir le climat.

En fait, le libéralisme politique du Canada n'avait pas encore la morgue antireligieuse comme en France, où une *certaine liberté* défendait ses droits devant les impératifs de la religion tels que définis par Pie IX. L'émotion publique s'effaroucha au point de motiver l'archevêque Taschereau à réduire le prédicateur au silence. C'était l'obliger à partir. Il avait bien essayé, mais en vain, de s'expliquer dans les journaux : la réconciliation serait pour demain. En attendant, le succès obtenu tournait à une profonde humiliation, une des plus pénibles de sa vie d'apôtre.

Quand le Père Frédéric avait offert sa vie pour *son cher Canada*, il ne pensait pas que ce sacrifice passerait d'abord par la calomnie qui ravit plus que la vie, la réputation et la sécurité. Après coup, on parle aisément d'une bénédiction qui arrive en cassant les carreaux, mais la dernière semaine à Cap-Rouge dut être très pénible intérieurement. Au plus vite, l'abbé Provancher mit son protégé à l'abri chez son ami Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, aux convictions antilibérales bien connues.

Reçu à bras ouverts, le Père Frédéric se sentit en sûreté pour continuer son apostolat du Tiers-Ordre.

Nouveaux succès à Bécancour, puis à la cathédrale de la ville, associés au soulagement des malades et aux sermons sans fin. La clôture de la neuvaine préparatoire à la St-François du 4 octobre coûta au Père Frédéric quinze heures de présence dans la cathédrale. Il n'était pas homme à s'en plaindre, malgré l'épuisement des nerfs et des poumons puisque, la semaine suivante, il commençait une tournée de prédications dans le diocèse en faveur du Tiers-Ordre, tant sur la rive nord que sur la rive sud (futur diocèse de Nicolet); au moins quatre mois d'activités incessantes dans les paroisses, au service des communautés religieuses et des Conférences St-Vincent-de-Paul.

On ne peut terminer cette phase de popularité sans noter que le Tiers-Ordre avait alors des exigences que Léon XIII abolirait bientôt en 1883 : récitation des cinquante-quatre Pater avec *Miserere* et *Credo* matin et soir, port du grand scapulaire qui descendait des épaules jusqu'à la corde de la ceinture, abstinences et jeûnes fréquents. Donc, véritable école de prière et de pénitence pour des âmes généreuses et bien choisies.

À Paris, en 1881, un tournant de la vie du Père Frédéric avait commencé avec la rencontre fortuite de l'abbé Provancher. Une seconde rencontre allait déterminer ce qu'il deviendrait après 1888, à la fin de son mandat custodial : l'entrée dans sa vie de la famille trifluvienne Désilets. Ils étaient quatre frères : le notaire Alfred, le journaliste et ancien zouave pontifical Gédéon, Petrus et enfin le curé du Cap-de-la-Madeleine, Luc. Le notaire avait demandé la guérison de son enfant malade.

Frédéric lui donnera mieux, son amitié. Et lui, à son tour, servira d'intermédiaire pour le présenter à son frère curé.

La famille Désilets faisait le voyage de Trois-Rivières au Cap dans un long canot creusé tout d'une pièce dans un tronc d'arbre. Le 29 septembre au matin, le Père Frédéric est au rendez-vous. Les frères Désilets font la manœuvre. À quelque distance de la ville sur le fleuve, le décor est incomparable. À droite sur la rive sud, les terres cultivées de Ste-Angèle et de Bécancour ; à gauche, tout près, les îlots qui divisent en trois embouchures la rivière Saint-Maurice ; en arrière les coteaux boisés et tout au fond les montagnes des Laurentides bleutées par un beau matin d'automne. Le Père Frédéric cède à l'enchantement. Il évoque le souvenir des anciens Récollets dont la petite chapelle - aujourd'hui temple anglican - disparaît derrière lui, près du dôme des Ursulines. De là, ils ont rayonné dans une dizaine de paroisses. Quelle joie pour lui de suivre leurs traces ! Sa voix, disaient les frères Désilets, avait pris une certaine solennité pour marquer ce moment d'évocation. Debout sur le promontoire sablonneux, le curé Luc attendait les voyageurs matinaux, entouré de ses paroissiens convoqués pour une messe spéciale. C'était le jour où, à Lyon, on fondait les cloches de la nouvelle église du Cap.

Jamais je n'oublierai, dit Mgr Louis-Eugène Duguay, alors simple vicaire, la première impression que me fit le Père Frédéric, quand je le vis mettre pied à terre et s'avancer vers M. Désilets. Cette figure calme, amaigrie et austère, était celle que je m'étais faite de saint François

en lisant les poètes franciscains de Frédéric Ozanam. Ce sentiment d'admiration et de respect qui s'empara de moi fut vite partagé par les fidèles qui m'entouraient.

C'est de ce presbytère que rayonna le Père Frédéric à travers tout le diocèse. Trois mois plus tard, le curé Désilets écrivait au père Raphaël à Rome le 23 janvier : « Vous nous avez envoyé ici un saint ; un saint et un religieux d'une puissance extraordinaire. Il a prêché le jubilé dans ma paroisse et en a obtenu des fruits merveilleux, comme du reste dans tous les milieux où il est allé. On se le dispute littéralement. Il vient ici tous les jours plusieurs prêtres qui veulent l'avoir et, s'il se rendait à toutes les demandes, il lui serait impossible de s'occuper de la mission pour laquelle il a été envoyé. Le fait est qu'il y a un grand nombre de guérisons surprenantes ; mais personne n'en est étonné en voyant sa vie. Les malades le cherchent et le suivent partout, partant même d'endroits très éloignés. »

Il avait écrit l'équivalent à son évêque en affaires à Rome, le 18 novembre précédent : « C'est là un homme de Dieu, un saint et un savant. Plus on voit cet homme de près, plus on le vénère, et on l'admire. Il m'a demandé à passer quelques jours dans la solitude du Cap pour préparer son Manuel du Tiers-Ordre pour le Canada : je le lui ai accordé de bon cœur. Ici, il peut être tranquille et travailler. Or, il travaille jour et nuit comme le plus misérable des mercenaires. Toujours nu-pieds, nu-tête, jeûnant au pain et à l'eau les trois quarts du temps, ne prenant presque rien, dormant peu, ne sortant pas de sa

cellule improvisée, couchant sur la dure, et toujours le visage riant et d'une humeur magnifique. Si vous voyez ses Supérieurs, vous pouvez les assurer qu'il vit comme un saint [...] Il faut vivre un peu avec cet homme extraordinaire pour voir ce qu'il y a en lui de vertu, d'intelligence, de cœur et de noblesse [...]. Le Père Frédéric nous est ici un appui nécessaire, et les bons catholiques, le clergé, les Jésuites appellent sa mission ici toute providentielle. Que cela sera-t-il quand il aura été à Montréal dans quelques semaines ? Il n'a fait encore que prêcher dans six ou sept paroisses, mais partout avec un succès prodigieux. Cependant, c'en est assez pour remuer les populations et faire parler tout le monde. On court après lui, comme au temps des saints, et bien des malades sont guéris. »

Le Cap sera son nouveau centre d'action apostolique, puisque Québec en avait peur. Satisfait d'ailleurs de la tournure des élections où avait gagné contre les *libéraux* le parti conservateur d'Adolphe Chapleau, Frédéric évoquait les menaces que lui avaient hurlées ces *braillards du parti libéral*, et s'appliquait à tirer au clair l'ambiguïté dont il avait été victime. Sans insister sur ses cris d'alarme à Mgr Laflèche, alors à Rome, nous le voyons s'appliquer à publier son *Manuel du Tiers-Ordre* pour répondre aux besoins des fraternités. Mais que de dérangements pour tous ces malades et ces affligés qui le rejoignent dans sa solitude du Cap ! Au moment où il pense terminer son œuvre en allant voir son imprimeur à Québec, la maladie le cloue au lit à la suite d'un voyage imprudent à Nicolet sous le grand froid de janvier. Fièvre,

inflammations d'intestins, faiblesse extrême qui annonce la mort. Il confie à son ami Provancher, le 25 février : « Le Ciel aura accepté la pauvre petite offrande que je lui ai faite un jour à Québec de ma chétive et inutile existence, pour le salut du Canada, que j'aime toujours davantage à mesure que j'apprends à connaître les âmes prédestinées qui l'habitent. »

Pourtant, après un mois, s'amorce une convalescence. Avec la santé revient vite le souci du travail apostolique. Peut-être que la sympathie du peuple trifluvien risque de lui faire oublier qu'il est ici en service commandé comme Vicaire custodial de Terre Sainte. Un télégramme lui rappelle brutalement les responsabilités de sa charge : « Guerre imminente en Égypte. Retour immédiat en Orient. »

Le cœur serré, malgré sa santé encore chancelante, il se met en route le 1^{er} mai 1882, mais « non sans quelque espoir de revoir encore une autre fois ce petit peuple béni de Dieu. » Dans le public, on croyait à six mois d'absence, ce furent six ans. Non sans profit cependant. D'abord en France il stimule ses confrères pour une fondation franciscaine au Canada, malgré les restrictions de Mgr Laflèche aux prises avec la division de son diocèse. La maladie s'acharne sur lui dès son arrivée à Paris. Puis, trois jours avant son arrivée à Alexandrie (14 juin), le massacre des Européens l'immobilise pour onze jours et l'oblige même à se cacher pour éviter le pire. Il ne sera à Jérusalem que le 18 juillet et en quel état ! Lui pensait revenir au Canada en août, ses six mois de Palestine se

prolongeront jusqu'à six ans, puisqu'il sera réélu à Jérusalem pour un second mandat.

Cette année 1884 le gardera souvent couché à l'infirmerie du couvent Saint-Sauveur, mais elle restera mémorable pour d'autres raisons. D'abord la visite de son frère Pierre, missionnaire aux Indes, qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans. Cette rencontre nous vaut un témoignage saisissant : « Mon très cher frère Frédéric, écrit Pierre à sa demi-sœur Victoire (Mme Deswartes qui avait assisté aux adieux de Frédéric en juillet 1864), est un vrai saint, un grand et aimable saint, un saint tel que ceux dont on lit la vie avec admiration, un saint à faire des miracles. Sa vue m'a tellement frappé que son souvenir et ses traits sont continuellement à ma mémoire. » Visite profitable aussi en avril de son ami Provancher avec onze pèlerins canadiens, dont l'artiste Alphonse Rho de Bécancour, auteur du fameux tableau de saint Jean-Baptiste au sanctuaire d'Ein-Karem. Leur conversation de cinq jours à Emmaüs-Kubeibeh anticipait de bons résultats des rencontres à venir avec le Custode de Jérusalem et l'évêque de Trois-Rivières.

Les années 1887-1888, on l'a dit, sont consacrées à la rédaction des fameux règlements de Bethléem et du Saint-Sépulcre, qui deviendront force et loi en 1900.

1887, c'est aussi l'année des démarches courageuses de l'abbé Raymond Caisse, procureur du Séminaire de Trois-Rivières, point de départ du retour définitif des Franciscains au Canada. Voici sa lettre du 6 octobre au

Ministre général : « L'hiver dernier, j'étais à Jérusalem l'hôte des RR. PP. Franciscains à Casa-Nova. Je suis revenu de ce pèlerinage avec le vif désir de voir vos Pères s'établir au Canada. Ce qui m'a inspiré ce désir, c'est la sainte simplicité, la régularité et la pauvreté évangélique dans laquelle vivent encore les enfants de saint François [...] Si nous avions, (me suis-je dit à moi-même) des enfants de saint François prêchant partout par leurs paroles et par leur exemple, l'humilité et la tempérance, nous aurions en eux le plus puissant remède contre les excès du luxe et de l'ivrognerie. Plein de cette idée, je suis revenu auprès de mon Évêque bien-aimé, dans mon pays. J'en ai parlé à Sa Grandeur, qui m'a paru goûter fort cette idée. Monseigneur m'a même dit au mois de mai dernier qu'il se proposait de faire venir les Franciscains. L'objection de Sa Grandeur a été jusqu'ici la pauvreté de son diocèse, qu'on vient de diviser. Mais les Pères de Jérusalem m'ayant assuré qu'ils ne demandaient que la permission de s'établir sans aucun secours pécuniaire de la part de l'Évêque, Monseigneur n'aurait plus d'objection maintenant. »

Le Commissaire de Terre Sainte au Canada

Les consultations se sont multipliées entre le Provincial de France, le Custode de Jérusalem, le Père Frédéric, l'évêque de Trois-Rivières et le Ministre général des Franciscains à Rome. De son côté, le pape Léon XIII avait déjà renouvelé le 26 septembre 1887 la bulle de Pie VI (1775) ordonnant une quête universelle pour les Lieux Saints chaque Vendredi saint. Le 4 avril 1888, Rome

confie au Père Frédéric la fondation d'un Commissariat de Terre Sainte pour tout le Canada. On devine que le Père Frédéric ne tarda pas à partir avec son compagnon désigné, Fr. Lazare Fromentin, malgré les douleurs de la séparation. Un de ses grands amis, le père Godfrey Schilling, futur fondateur du Commissariat américain à Washington, témoigne qu'on se souviendra toujours de lui. « Ce parfait modèle du vrai fils de saint François nous a édifiés par sa piété enfantine, son humilité sincère et profonde et son inaltérable confiance en Dieu. Les religieux de la communauté le voient partir à regret. »

De l'autre côté de l'Atlantique, ce sera un accueil sans réserve par l'évêque de Trois-Rivières, d'après sa lettre à l'abbé Désilets le 11 juin : « J'apprends avec plaisir l'arrivée à New York, et bientôt aux Trois-Rivières, du Très Révérend Père Frédéric et de son socius. Qu'ils soient l'un et l'autre les bienvenus, et puissent-ils nous apporter les bénédictions que leurs anciens Pères apportèrent, il y a plus de deux cent cinquante ans, à la terre canadienne et trifluvienne. En attendant le plaisir de les voir, dites-leur que je prie le Seigneur de répandre, sur leurs personnes et sur l'œuvre qu'ils viennent fonder dans mon diocèse et qui s'étendra à toute la Puissance du Canada, ses plus abondantes bénédictions. »

Alors que Frédéric multiplie rapidement ses adieux à Rome, à Paris et dans sa famille de Ghyvelde, l'abbé Désilets prend la peine de venir au-devant de lui à la gare Bonaventure, où le train de New-York à Montréal l'amène dans la nuit du 13 juin. Dès le lendemain, bienvenue cha-

leureuse d'abord à la gare de Trois-Rivières par le chanoine Cloutier, curé de la cathédrale, puis à la porte de l'évêché par les chanoines du Chapitre. Après l'hiver d'une longue absence des Franciscains au Canada, près de cent ans, le retour du Père Frédéric annonçait, en ce mois de juillet 1888, un second printemps de l'apostolat franciscain.

Le Père Frédéric laisse percer la même impression dans sa lettre de remerciement à l'évêque, en attendant de le revoir : « Oui, la terre canadienne et trifluvienne reçut, il y a deux cent cinquante ans, les pauvres enfants de saint François, qui en furent les premiers apôtres, qui l'arrosèrent de leurs sueurs et qui lui sacrifièrent leur propre vie. Nous ne sommes pas dignes de marcher sur leurs traces ; mais soutenus par l'obéissance qui nous envoie, nous sommes résolus de dépenser toutes nos forces et de sacrifier également notre vie, au besoin, pour le bien des âmes, dans toute la Puissance du Canada en général et, en particulier, dans le diocèse des Trois-Rivières, et nous avons reçu, à notre passage à Rome, de nos Supérieurs majeurs, la recommandation formelle de rendre tous les services et de donner toutes les consolations possibles en ce moment de si douloureuses épreuves, à son premier Pasteur, que nous devons regarder (et que nous regarderons toujours) comme notre bienfaiteur, notre protecteur et notre père. En attendant le retour de Votre Grandeur, nous sommes actuellement au presbytère du Cap, dans la compagnie si précieuse de Monsieur Désilets, qui nous accable, comme toujours, de toutes sortes de prévenances et de bienfaits. »

Au matin du 15 juin 1888, la scène du canot sur le fleuve entre Trois-Rivières et le Cap avec les frères Désilets prit cette fois une allure de retrouvailles. Depuis les six dernières années, la nouvelle église paroissiale dominait l'ancienne chapelle qui semblait attendre une destinée nouvelle, à la suite du vœu du curé Désilets et du miraculeux *pont de glace* de mars 1879.

Après l'accueil sans réserve du clergé trifluvien, le Père Frédéric ne pouvait-il pas s'attendre à une bienvenue céleste ? À distance, il nous semble évident que c'était au tour de la Vierge Marie de lever les yeux sur un avenir incertain mais prometteur. La dédicace du sanctuaire avait été prévue pour le 22 juin 1888. Tout était en place, même le prophète attendu.

Chapitre Trois

*ENTRE TROIS-RIVIÈRES
ET CAP-DE-LA-MADELEINE
1888-1902*

Une Madone vivante

Nous arrivons à une période privilégiée de cette vie remplie d'imprévu. La Providence, sous le couvert d'une mission de quêteur pour la Terre Sainte, va mener le Père Frédéric aux pieds de la Madone du Cap. Disons-nous qu'elle attendait depuis deux siècles ? En tout cas, elle va l'enchaîner pour quatorze ans à son service. Reprenons cette histoire d'un sanctuaire à ses débuts.

La Confrérie du T.S. Rosaire, association de fidèles qui s'engagent à faire du Rosaire leur prière préférée, avait été établie dans l'église dédiée à sainte Marie-Madeleine par le curé Vachon, successeur des Récollets en 1688. Rappelons que ce titre de Ste-Marie-Madeleine avait été donné par les Jésuites en 1662, en souvenir du fondateur de la seigneurie (1651), un messire Jacques de la Ferté, abbé de Ste-Madeleine en France, à Châteaudun sur le Loir, entre Chartres et Orléans. Sur la façade actuelle on lit en relief « 13 mai 1714 » ; c'est donc une des plus vieilles églises du pays.

Devenue simple desserte en 1729 (avec un missionnaire récollet, le père Bernardin de Gannes-Falaise), il fallut attendre un nouveau curé, Léandre Tourigny, en 1845, pour faire revivre la confrérie. La statue actuelle du maître-autel - alors sur l'autel latéral de la confrérie - avait été donnée par Zéphirin Dorval en 1854, année de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. Elle se présente comme la Vierge de la médaille miraculeuse de Catherine Labouré (Paris 1830), madone aux yeux

baissés et aux traits délicats. Dix ans plus tard, un troisième curé, c'est notre Luc Désilets, entre en scène avec son zèle marial.

Déçu par la tiédeur de ses paroissiens qui n'avaient pas répondu à son appel pour une bonne confession en la veille de l'Ascension (29 mai 1863), il avait trouvé devant l'autel de Marie un pourceau qui s'amusa à mâchonner un chapelet. Le contraste l'avait saisi : « Les paroissiens laissent tomber le chapelet, disait-il, les cochons le ramassent... » Ce fut le départ d'une prédication intense du Rosaire. Six ans plus tard, l'église de 1714 était devenue trop petite pour les mille trois cents paroissiens. Il fallait bâtir. Pourtant rien n'était encore commencé en 1877. Enfin, le conseil de fabrique se décida. On démolirait le temple de 1711 pour mettre ses débris dans la maçonnerie de la nouvelle église et on préparerait, à Ste-Angèle, de l'autre côté du fleuve, la pierre nécessaire qui serait charroyée sur la glace en hiver. Par économie.

En janvier 1879, la pierre était prête, mais pas le chemin de glace. Tous les dimanches, on se mit à réciter le chapelet pour obtenir un pont de glace avant le printemps. Une fois passé février avec ses grands froids, il faudrait bien un miracle maintenant pour pouvoir transporter en sûreté plus de trois mille livres de pierre. C'est alors que le curé Désilets fit le vœu que, si le pont de glace se formait, il ne démolirait pas la vieille église, mais la consacrerait au culte de Notre-Dame-du-Rosaire, de sorte que la nouvelle église Ste-Marie-Madeleine servirait d'ex-voto perpétuel.

Or, le soir du 14 mars, après une semaine de temps doux, la débâcle se produisit sur le lac St-Pierre, amenant assez de glace entre le Cap et Ste-Angèle pour bloquer le courant et permettre de niveler un chemin pour les traîneaux chargés de pierres. Trente à quarante hommes se mirent au travail pendant une semaine, jour et nuit, sans trop de crainte, en s’alignant sur la lumière qui brillait à la fenêtre du presbytère : « Pas de danger ! se disaient-ils, les Ave Maria de M. le curé nous portent. »

Mgr Laflèche sut féliciter avec humour le bon curé pour sa foi « qui peut tout, même jeter à la mer des montagnes, et cent cinquante toises de pierre d’un côté à l’autre du St-Laurent. Mais vous avez retardé le printemps d’au moins quinze jours. Après avoir convenablement remercié le Seigneur, il faudra le prier de réparer les inconvénients de ce retard. »

Trois ans plus tard, tout le monde parlait encore de ce miracle bien *canadien*. On l’évoque encore aujourd’hui par le gracieux *pont des chapelets* qui enjambe le ruisseau Favrel. Quant à l’église Ste-Madeleine, bénite en octobre 1880, elle a été remplacée par une nouvelle, plus au cœur de la ville, alors qu’une partie des pierres du miracle ont servi à dresser un mur de fond pour l’allonge au côté sud du petit sanctuaire.

Pourtant, en 1881, le sanctuaire n’avait pas encore été inauguré. Le curé aurait le temps d’agrandir le fief de Marie au Cap. Léon XIII venait de publier ses deux encycliques sur le Rosaire, le Père Frédéric de lancer son

manuel du Tiers-Ordre, de prêcher à s'en rendre malade pendant l'hiver 1881-1882, puis de repartir pour la Terre Sainte au printemps pour six ans.

Enfin, le grand jour arriva, le 22 juin 1888, pour que le curé Désilets réalise son vœu de 1882. Tout était prêt. Dans son meilleur style, le Père Frédéric se fit prophète pendant la messe : « Ce sera à l'avenir le sanctuaire de Marie. Vous y viendrez prier, paroissiens du Cap. On y viendra de tous les points du pays. Il deviendra trop étroit pour contenir les foules qui y viendront implorer la Vierge du Rosaire. » Après la messe, on transporta la statue de l'autel latéral sur le maître-autel. Puis, toute la journée se continua la supplique pour que la Vierge manifeste son acceptation du petit sanctuaire.

La réponse vint vers sept heures du soir, d'une façon discrète, inattendue mais claire. Le Père Frédéric venait d'entrer au sanctuaire avec le curé Désilets et un malade, Pierre Lacroix, qui s'assit pour prier. Tout à coup, la statue s'anima : les yeux baissés s'ouvrirent pour regarder au loin, par-dessus la tête des priants. Tous trois se consultèrent : n'était-ce pas une illusion ? Pourtant, les rayons du soleil mettaient le visage de la statue en pleine lumière. Plus tard, avant de mourir, le malade affirma le fait sous serment et le Père Frédéric le raconte avec détail dans sa notice sur le sanctuaire en 1897. Oui, cinq à six minutes, ce fut le regard d'une personne vivante avec une expression de sévérité mêlée de tristesse. Ce triple témoignage ne fut jamais mis en doute. Pour le Père Frédéric, c'était bien la réponse attendue de la Madone, projetant

par son regard dans le lointain, une volonté d'accueillir tous ceux qui viendraient à elle. Deux jours plus tard, 1500 pèlerins du voisinage accouraient les premiers. À la fin de 1888, on en avait compté plus de dix mille.

Mais déjà, en août, le curé Désilets était mort, non sans avoir confié à son vicaire Duguay : « C'est l'œuvre de la Sainte Vierge. Si vous la négligez, elle vous rejettera et se choisira un autre ouvrier. Au reste, le Père Frédéric vous sera une aide car ce n'est pas sans un dessein spécial de la divine Providence qu'il est venu ici. »

Nommé successeur du curé Désilets, l'abbé Duguay fut encouragé à poursuivre l'œuvre commencée pour celle qu'il appelait *la Vierge du prodige*. En constatant que la statue continuait pour lui ses manifestations, tantôt de douleur « comme si elle semblait pleurer pour nous le cher disparu », tantôt avec une apparence de joie pleine de rayonnement céleste. « Je gardais, dit-il, pour moi, ces manifestations ; je cherchais à ne pas croire lorsque, après un mois et demi, devant un prêtre visiteur, c'était Cléomène Lafond, curé de Ste-Brigitte-des-Saults, à qui le Père Frédéric racontait les merveilles du sanctuaire, je fis part de mes observations de chaque jour. Ces phénomènes se reproduiront jusqu'au jour de la Toussaint 1890, soit deux ans durant. »

Sans insister sur ce nouveau témoignage du curé Duguay, notons sa lettre ouverte publiée dans le Journal de Trois-Rivières du 20 septembre : « Nous avons l'avantage de posséder ici, au Cap, le R. Père Frédéric, commissaire

de Terre Sainte pour tout le Dominion. Nos pèlerins auront donc l'immense privilège d'avoir un Père de Terre Sainte qui veut bien se mettre à leur disposition, soit pour entendre leurs confessions, soit pour leur expliquer dans de pieuses conférences les mystères du Rosaire, en les transportant en esprit aux Lieux Saints où se sont accomplis ces mêmes mystères. Lieux qu'il a habités durant de longues années. En attendant que la construction de sa modeste résidence, déjà commencée, ne s'achève, le Révérend Père a accepté de conserver chez nous, ici au Cap, un pied-à-terre et d'y séjourner durant le mois du Très Saint Rosaire. »

Promoteur d'un sanctuaire marial

En fait, ce ne sera pas un mois de collaboration, mais quatorze ans à la demande de Mgr l'Évêque, jusqu'à l'arrivée des Pères Oblats en 1902. Donc, pour Frédéric, quatorze ans de va-et-vient entre le Cap et le commissariat trifluvien de la rue du Pont (aujourd'hui boulevard du Saint-Maurice), souvent dans la même journée, ce qui donnait à pied, sept milles aller-retour.

Au début, le doute avait beau se répandre sur l'avenir du sanctuaire dans ce coin perdu. « Il n'y a rien à faire, disait-on, sur cette butte de sable ! » On accusait même Frédéric de chercher là pour lui une popularité douteuse. Mais Mgr Laflèche défendait son homme, préparant l'affirmation de son successeur, Mgr Cloutier, en 1904 et en 1916 : « C'est le Révérend Père Frédéric de Ghyvelde, O.F.M., commissaire de Terre Sainte en

Canada, qui fut l'envoyé de la Providence. Le bon Père se fit généreusement le coopérateur et l'aide du curé de la paroisse dans le besoin de la confrérie du Rosaire, la desserte du sanctuaire et la réception des pèlerinages. Grâce à l'ascendant que sa vertu éprouvée lui donnait sur les populations, grâce à ce que nous pourrions appeler son magnétisme, il contribua pour une large part au règlement des difficultés et à la diffusion de la dévotion au Très Saint Rosaire. »

Peu à peu, le Père Frédéric alla recruter des pèlerins dans les paroisses de Trois-Rivières, Nicolet, Montréal et Québec, en même temps qu'il visitait ses Fraternités du Tiers-Ordre. On ne peut oublier les mille deux cents pèlerins du 12 août 1892, en grand habit, venus de Québec par deux bateaux ; le quasi-congrès national de huit mille tertiaires du 10 septembre 1895 ; enfin les quelques quinze mille pèlerins venus de Montréal le 20 septembre 1914.

Dès 1892, il fondait avec le curé Duguay les Annales du T.S. Rosaire, avec ses quatre rubriques perpétuelles : Marie dans la Bible et la Tradition, reliques de Terre Sainte, Sanctuaires de Marie et faveurs obtenues au Cap. Donc, une série d'articles sur Marie, sa personne, ses sanctuaires, ses souvenirs, ses faveurs. Pendant deux ans, Frédéric fut le seul rédacteur, laissant à Duguay l'administration, ce qui n'était pas une sinécure avec les douze mille abonnés après un an seulement de publication.

Quand les Pères du premier Concile plénier de Québec, en 1909, déclarèrent Notre-Dame-du-Cap sanctuaire

national, le Père Frédéric avait été remplacé par les Pères Oblats de Marie-Immaculée à sa suggestion même. Il avait d'ailleurs été heureux de s'effacer. À son avis subsistait trop d'ambiguïté, comme il l'avait écrit à son correspondant franciscain de Rome le 30 juillet 1891 : « Je travaille à la gloire de Notre-Dame du Très Saint Rosaire, écrivait-il. Je préside tous les pèlerinages au Cap. Il en est venu hier de bien loin : toute une paroisse de campagne, plus de six cents communions. Partie ce matin ; grande ferveur ; cela fait un très grand bien. Seulement, nos bonnes gens s'exposent à tout gêner. Ils viennent demander la pluie ou le beau temps et la Sainte Vierge les exauce. Ils demandent aussi avec grand empressement la guérison de tout : au lieu de demander ça à Marie, *Salus infirmorum* (salut des infirmes), ils me demandent ça à moi carrément et à haute voix ! C'est effrayant, *o fides* (ô foi). »

La liste des initiatives du Père Frédéric en faveur du Cap est longue : annexe au sanctuaire, prolongement au Cap d'une voie d'accès au chemin de fer, érection du chemin de croix, concession romaine d'une indulgence plénière pour tous les pèlerins, privilège de la messe du T.S. Rosaire pour les prêtres pèlerins.

C'est à sa suggestion que les dames anglophones du Tiers-Ordre de Montréal s'étaient dépouillées de leurs bijoux précieux pour former une couronne en or qui orna la statue après 1898. On sait que diadème et cœur ont été volés en 1981. Des pièces nouvelles les ont remplacés en 1987. Mais le Rosaire en bois des oliviers de Gethsémani que le Père Frédéric avait rapporté de Terre Sainte, est

toujours exposé. Jadis il pendait du baldaquin en forme de M (pour Marie).

Un dernier paragraphe sur cette collaboration mariale. Après le couronnement privé de 1898, vint l'heure du couronnement officiel six ans plus tard : témoins, seize évêques et archevêques avec le délégué apostolique Mgr Sbaretti, plus de quatre cents membres du clergé, quinze mille pèlerins canadiens et américains. Quand se forma l'imposant cortège, on vit le Père Frédéric s'avancer, recueilli et tout confus de l'honneur qu'on lui faisait de porter sur un coussin la couronne précieuse qu'il allait présenter à sa mère du ciel. Après la messe du Délégué apostolique avec sermon du cardinal Bégin, Mgr Cloutier, évêque de Trois-Rivières, retraça l'histoire de Notre-Dame-du-Cap. Après son hommage aux curés Désilets et Duguay, il s'attarda sur le zèle du franciscain qu'il qualifia « d'envoyé de la Providence... » (dans un texte déjà cité plus haut).

On comprend que le Père Frédéric, au soir de ce triomphe, disait : « Je puis maintenant chanter mon *Nunc dimittis*. » Sa prophétie du 22 juin 1888 commençait à se réaliser, seize ans plus tard, pour s'épanouir finalement en 1964 par la grande basilique actuelle. Les Pères Oblats, appelés au sanctuaire par Mgr Cloutier en 1902, à la suggestion même du Père Frédéric, ont tenu la promesse de leur porte-parole le père Arthur Joyal, au service solennel de reconnaissance le 14 août 1916 au Cap : « Père vénéré, vous vivrez au vieux sanctuaire, où vous avez peiné sans compter pendant seize années. Votre

nom restera gravé en lettres d'or sur la liste de ses bienfaiteurs. Toujours on vous appellera le prophète de Notre-Dame-du-Cap, le héraut de ses pèlerinages, le propagandiste par excellence de ses Annales. »

Soixante-douze ans plus tard, la Vierge du Cap qui avait ouvert les yeux sur la ville voisine de Trois-Rivières, tient maintenant à l'œil son serviteur, dont le tombeau, glorifié par le pape Jean-Paul II le 25 septembre 1988, peut à son tour recevoir l'hommage du peuple pour lequel il avait offert sa vie dès 1881 à St-Roch de Québec.

Chapitre Quatre

PROPAGANDISTE ET PIONNIER
1902-1916

Pour le Tiers-Ordre et la Terre Sainte

Pendant ses quatorze ans de ministère au service de la Vierge du Cap-de-la-Madeleine (1888-1902), le Père Frédéric n'avait pas oublié qu'il avait été envoyé par ses supérieurs romains en 1885 comme *Commissaire de Terre Sainte et Visiteur du Tiers-Ordre*. « Ce sont deux œuvres que le bon Dieu bénit visiblement », écrivait-il à son ami Provancher, pour lui refuser de l'accompagner dans un prochain pèlerinage en Terre Sainte. « Je veux y consacrer pour le moment toutes mes forces et toute ma santé. » L'année précédente, 1889, il avait accepté de prêcher la retraite ecclésiastique que lui avait demandée pour Québec le cardinal Taschereau. Elle avait servi de tremplin pour gagner quatre-vingt-douze prêtres du diocèse au Tiers-Ordre.

En 1890, il pouvait confier à Mère Marie de la Passion, fondatrice des Franciscaines Missionnaires de Marie (FMM) : « Il me serait difficile d'énumérer les missions, les triduums et les retraites que j'ai prêchées durant l'année écoulée. » Et tout en se plaignant de ses terribles malaises d'estomac, il lui parlait de six sermons par jour, de la réception collective de trois cents et même de sept cents membres du Tiers-Ordre. On sait, par exemple, que dès janvier 1899, la Fraternité de St-Médard de Warwick (Arthabaska) s'augmentait de cent quatre-vingt-quatre novices et de cent cinquante profès, pour atteindre plus tard le chiffre record de quatre cents. Sans vouloir détailler ici l'histoire du Tiers-Ordre, on arrive facilement, en 1890, au moment du retour officiel des Franciscains au chiffre de trente-quatre fraternités dont dix-sept fondées par le

Père Frédéric, totalisant douze mille tertiaires. Frédéric incluait aussi dans sa mission de Visiteur du Tiers-Ordre l'apostolat de l'imprimé. Il a été déjà mentionné que, juste avant son départ subit de 1882 pour la Terre Sainte, Frédéric avait eu le temps, malgré sa grave maladie de l'hiver précédent, de publier son *Manuel du Tiers-Ordre* à cinq mille exemplaires. Mais, à son retour en 1888, ce texte n'était déjà plus à la page : entre-temps le pape Léon XIII, par sa constitution du 30 mai 1883, avait modifié en profondeur la Règle ancienne de Nicolas IV (1289). Une mise au point s'imposait, d'où la production d'une brochure de soixante-douze pages que Frédéric offre en 1889 sous le titre : *Le Tiers-Ordre, sa règle, son excellence*, à dix mille exemplaires qui s'écoulèrent rapidement à trois dollars le cent.

L'année suivante, nouvelle urgence pour son zèle. Depuis 1884, les Tertiaires de Montréal, alors dirigés par le jésuite Prudent Cazeau, avaient fondé une publication mensuelle sous le nom de *Petite revue du Tiers-Ordre et des intérêts du cœur de Jésus*. En 1891, les Franciscains revenus au pays, la prennent en charge. Belle occasion pour Frédéric d'exécuter son double mandat de Visiteur du Tiers-Ordre et de Commissaire de Terre Sainte. Tout en laissant la direction à ses nouveaux confrères de Montréal, il devient un fidèle collaborateur. On retrace sans peine son influence et dans le nouveau titre, *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre Sainte*, et dans les premiers volumes donnés comme primes aux abonnés, les annales du *Très Saint Rosaire* et la *Vie du Frère Didace* (1894). Depuis 1888, il envoyait ses articles à son ami jésuite, le père Cazeau.

Avant de continuer la liste des imprimés du propagandiste, le prédicateur populaire *infatigable* retient notre admiration. En plus des Fraternités, et de leur curé qui utilisait souvent le Visiteur à pleine semaine, les pèlerins de l'été, venus en bateau ou en chemin de fer à Ste-Anne-de-Beaupré, à Notre-Dame-du-Cap et, après 1912, à l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal, lui offrent une occasion privilégiée de prolonger ses entretiens devant un auditoire gagné d'avance.

Si on s'arrête seulement à la fête du 2 août, Notre-Dame-des-Anges ou Indulgence de la Portioncule, on doit parler de véritable *marathon* qui couvre l'animation depuis la veille à midi jusqu'à la soirée de la fête, tard dans la nuit, alors que les fidèles se renouvellent constamment pour gagner le plus d'indulgences possibles, selon le nombre de leurs visites à l'église. Le Père Frédéric fit revivre ainsi, successivement à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières, ses grands jours de jeune prédicateur à Bordeaux, cinquante ans plus tôt. Si l'on additionne les heures de service, prédications, prières, confessions, on atteint facilement vingt-cinq heures de service pour un jour et une nuit.

Ajoutons les Chemins de croix prêchés en plein air aux lieux bénis qu'il avait lui-même choisis : en 1895 dans la montagne de St-Elie-de-Caxton, au nord de Trois-Rivières, en 1896 près du sanctuaire du Cap, enfin en 1897 dans le sous-bois de la Réparation au Sacré-Cœur, à Pointe-aux-Trembles de Montréal. Cet *exercice de piété* comme on l'appelait jadis, était son favori, alors qu'il

revivait avec son auditoire ses expériences de Jérusalem, propres à éveiller les meilleurs sentiments allant jusqu'à provoquer des larmes et chez le prédicateur et chez les assistants. Ajoutons que, dès avant les recommandations de Léon XIII sur le Rosaire et de saint Pie X sur la communion fréquente, Frédéric excellait à gagner le cœur des fidèles, avides de descriptions imagées et de souvenirs évangéliques, dont sa mémoire et son cœur étaient remplis.

De plus, il continuait toujours sa propagande pour l'Œuvre de Terre Sainte inaugurée en 1882 par son excellent opuscule *Notice historique sur l'œuvre de Terre Sainte*, soixante-dix-neuf pages, le plus ancien du genre au pays et une de ses meilleures productions. Il s'émerveillait constamment des résultats tangibles de la quête du Vendredi saint dans ce pays qu'il disait « le plus pauvre du monde et pourtant le plus généreux. » Il calculait, pour deux millions de catholiques, plus de cinquante mille francs, soit dix mille dollars de l'époque.

Ce tableau impressionnant des activités apostoliques ne s'agrandirait-il pas encore dans ce pays bilingue, s'il pouvait converser en anglais ? Un jour, à soixante-douze ans, il s'en ouvrit à l'évêque de Trois-Rivières pour ne recevoir en réponse qu'un sourire sceptique. Heureusement, il eut plus de succès auprès de lui, en 1894, avec sa suggestion de devenir *missionnaire agricole*. Il voulait ainsi aider les paysans de la région à survivre par la culture de la betterave et de la framboise, sans être obligés de s'expatrier aux États-Unis. D'où le surnom reçu pour un temps de *Père à la betterave*. Ce Flamand pratique en riait d'autant plus

volontiers que la raffinerie établie à Berthier depuis peu commençait avec succès son rendement.

Pour la restauration franciscaine au Canada

À ce chapitre, il faut commencer par dire que le Père Frédéric n'avait pas de mandat officiel pour faire revivre au Canada le premier Ordre, rayé officiellement de l'Église canadienne depuis 1796, date fatidique de l'incendie du couvent St-Antoine de Québec, où logeaient les Franciscains récollets depuis 1693, date aussi du décret de Mgr Hubert, fidèle à exécuter les ordres de Londres en supprimant la vie conventuelle. Mais, à partir de 1888, tout en mettant ses talents d'organisation au service du sanctuaire du Cap et de son Commissariat de Trois-Rivières, le Père Frédéric accomplit davantage et il le fit très bien. Il se fit le pionnier et l'éclaireur pour sonder le terrain et pour établir des contacts. Il créa une image du frère mineur humble et dévoué, attentif à répondre aux besoins les plus urgents : visites du Tiers-Ordre, ministère dans la colonie italienne de Montréal à la demande de Mgr Fabre (1892-1895), retraites, etc.

Ses sorties, en apparence jugées désordonnées par ses confrères plus rangés, n'avaient qu'un but : répondre à des situations *appelantes* et, pour lui, prioritaires. « Il a fait apparaître l'habit franciscain au Canada et a attiré les âmes par ses exemples, par son activité et par sa grande réputation de sainteté. » Ce témoignage venant de celui qui fut son supérieur provincial, Colomban-M. Dreyer, futur délégué papal en Indochine, est exactement dans la ligne des

directives que lui-même avait données au Père Frédéric en 1902, une fois terminée sa collaboration au sanctuaire du Cap. Après quatorze ans de promotion mariale, le Père Frédéric, ayant cédé volontairement sa place aux Oblats de Marie-Immaculée, souhaitait enfin réaliser son rêve de vie contemplative, manifesté à vingt-trois ans par sa démarche avortée chez les Trappistes flamands. Il exprimait ce désir dans une lettre à son correspondant romain, le père Raphaël Delarbre : « Pourrais-je espérer d'aller au Thabor avec le père Augustin pour y finir mes jours dans la solitude ? » (2 mai 1902). Puis il répétait le même souhait à son provincial Colomban-M., le 18 novembre 1902 : « Me relever de mes fonctions de Commissaire pour redevenir avant de mourir un véritable franciscain ; il me semble que depuis quinze ans je ne le suis pas du tout. Quel conseil me donnerez-vous ? »

Pour comprendre la réponse, il faut savoir que saint François d'Assise avait prévu pour ses frères des lieux de retraite, on dit en italien un *ritiro*. Il avait même écrit pour ces *ritiri*, ou ermitages, une Règle spéciale. La réponse du Provincial vint nette et claire, comme on pouvait s'y attendre, de ce leader exceptionnel qu'était le père Colomban-M. Dreyer : « Faites-vous un *ritiro* dans votre cœur ! » Réponse qui canonisait d'avance notre apôtre en le laissant continuer ses courses, dans la certitude qu'il n'abuserait pas de cette liberté d'action, où il avait fait preuve (quoiqu'il en dise) d'équilibre parfait entre contemplation et action, entre prière et prédication. Son scrupule de « ne pas être assez franciscain », c'est-à-dire à la fois priant et fraternel, était résolu d'avance pour ce qui regardait ses périodes de vie commune à Trois-Rivières

avec son ami Augustin, le Fr. Accurse et d'autres frères postulants de l'époque. On a pu qualifier ce Commissariat de *véritable Thébàide* de prière et de pénitence, en relisant la description de 1892 concernant lui-même et ses compagnons, « décidés à vivre en véritables saints, dans notre incomparable solitude, gardant un strict silence et se tenant toujours le cœur joyeux en présence de Dieu. » Ajoutons que la nourriture était au niveau de cette austérité plus que frugale, qui tournait à la mode du frère Junipère des Fioretti, c'est-à-dire préparée pour quinze jours d'avance. Il faut pourtant dire qu'au moment de ce régime, le Père Frédéric était motivé pour obtenir du Ciel la faveur de récupérer le tombeau du saint frère Didace, récollet, qu'il croyait enseveli depuis 1754 dans l'église (maintenant anglicane) des Récollets de Trois-Rivières, grâce que la Providence a mise sans doute en réserve pour l'avenir.

Par ailleurs, on sait que ce commissariat devint rapidement un centre de rayonnement spirituel, par le nombre des affligés et des pénitents qui y venaient chercher réconfort et lumière, pour ne pas dire miracles, et par les appels des curés et des évêques qui cherchaient des animateurs de retraite. Ainsi se réalisaient les prédictions formulées par le père Raphaël Delarbre dès 1885 : « Une maison de Franciscains suivrait presque nécessairement l'établissement d'un Commissariat de Terre Sainte. » Mgr Laflèche, comme plus tard Mgr Gauthier à Ottawa, malgré leur sympathie pour la cause franciscaine, avaient trouvé le projet *prématuré* dans le contexte des problèmes du temps. Même réticence chez Mgr Fabre pour Montréal, jadis favorable à un couvent de l'Ordre, maintenant

inquiet des dettes des communautés religieuses existantes et de la Fabrique Notre-Dame.

On comprend ainsi que, après le départ inopiné du Père Frédéric en 1882, sans avoir terminé sa mission, le Custode de Jérusalem n'avait envoyé à la quête en 1886 qu'un frère non prêtre, Isidore Germiot, qui sillonna pendant huit mois les diocèses de Québec, Montréal, Trois-Rivières et Ottawa. Il ne put que constater que les Canadiens « attendent avec impatience le retour des Franciscains. » Ce qui donnait l'occasion à l'abbé Provancher de Cap-Rouge, qui avait connu les succès du Père Frédéric, d'écrire à Mgr Laflèche de Trois-Rivières : « J'ai reproché aux Supérieurs de l'Ordre d'avoir envoyé ici un Frère au lieu d'un Père qui aurait eu beaucoup plus de poids. Je profiterai de la présente occasion pour vous prier à nouveau, Monseigneur, de permettre aux Pères d'établir chez vous un Commissariat de Terre Sainte. Il viendra d'abord deux pères et un frère. Ils vivraient d'aumônes comme ils le font partout et visiteraient les Fraternités, etc. Je suis persuadé qu'il n'y aurait pas six mois qu'ils seraient au Canada que les Pères ne pourraient plus suffire à la besogne ; car je connais quatre à cinq curés qui les attendent pour donner des retraites à leurs paroisses. Ce ne serait pas une charge pour votre diocèse, pour vos gens ; car, vivant de si peu, ils seraient réclamés de tous les diocèses pour les Fraternités. » Aux arguments de Provancher viendront s'ajouter en 1887 les insistances de l'abbé Raymond Caisse, procureur du Séminaire de Trois-Rivières qui va, à son retour de Terre Sainte, finalement gagner son évêque à la fondation d'un Commissariat de Terre Sainte, telle que demandée par le

Ministre général le 12 janvier 1888, comme une pierre d'attente pour relever l'ancien édifice franciscain sur les bords du Saint-Laurent. Le document du 24 avril 1888, approuvé à l'unanimité par le chapitre trifluvien, rencontrait l'obédience déjà envoyée le 4 avril au Père Frédéric, selon sa lettre antérieure : « Le supérieur désigné est le Père Frédéric que Votre Grandeur connaît et qui est heureux de retourner au Canada, dont il a gardé un si bon souvenir ! »

Son dernier chemin de croix du Vendredi saint dans les rues de Jérusalem devant cinq cents pèlerins tourne en un adieu touchant et à une dernière prière devant la Vierge du Calvaire pour tous ses protégés, spécialement les écoliers de Jérusalem qu'il affectionnait tant.

Après dix ans de service comme Vicaire custodial, le Père Frédéric allait commencer une nouvelle étape, sa dernière, d'abord avec un seul compagnon en 1889, le Fr. Lazare Fromentin qu'il amenait de Jérusalem, puis rejoint en 1892 par son ami le père Augustin Bouynot et par d'autres frères de sa Province St-Louis en juin 1890 à Montréal d'abord, enfin à Trois-Rivières, même dans son Commissariat, devenu couvent régulier en 1903, alors que le nouveau rameau canadien commençait à prendre racine (Québec, 1900, Edmonton, 1909, Rosemont, 1915).

Par tout ce que l'on connaît des responsabilités assumées au sanctuaire du Cap, de par la volonté de l'évêque, de 1888 à 1902, nous devons constater que ce n'est qu'après 1901 que le Fr. Pascal-M. Buisson put assurer à Trois-Rivières une présence permanente. Entre

temps, le Commissariat fut souvent fermé de 1899 à 1901 et la clé confiée à l'ex-zouave pontifical bien connu, Gédéon Désilets. Le Fr. Lazare avait dû retourner en Terre Sainte après trois mois, et les deux autres confrères, Fulcran Berthumier et Florian Voussure, arrivés le 11 septembre 1889, furent vite réclamés par la fondation de Montréal. Restaient avec le Fr. Accurse, qui retournera en France en 1895, quelques postulants de passage. Le Père Frédéric dut même sacrifier son grand ami Augustin pour l'envoyer desservir la colonie italienne de Montréal, à la demande de Mgr Fabre, de 1892 à 1895. Lui-même partit pour Québec prêter main forte à la préparation du Congrès Eucharistique diocésain de 1893.

C'est bien le moment de signaler que ces deux vieillards, Frédéric et Augustin, qui s'étaient connus en Terre Sainte, s'estimaient mutuellement et se complétaient admirablement dans l'expression de leur foi et de leur zèle apostolique : Frédéric, à l'aise sur les routes et devant les foules ; Augustin, préféré comme confesseur et pour la visite des malades, reconnu même *plus saint* que le Père Frédéric par son entourage. Secret de Dieu qui distribue ses charismes à qui il veut !

Il convient de terminer ce paragraphe par les affirmations de l'historien Romain Légaré, en 1975 : « C'est la fondation d'un Commissariat de Terre Sainte au Canada qui fut la pierre d'assise du deuxième retour des fils de saint François en ce pays. »

Le souhait des années 1863-1866 est d'éveiller chez les Tertiaires de Montréal, Québec, Portneuf et Joliette, le désir de revoir « leurs Pères Récollets », transmis providentiellement par le Père Frédéric. Sur son chemin de retour en Palestine en 1882, au Chapitre provincial de sa Province, réuni en secret chez Mlle Bellot à Marseille, il s'était réalisé peu à peu à travers amitiés, défiances, rencontres, où la figure du Bon Père Frédéric émerge toujours épanouie, rayonnante de confiance.

Il était important ici de retracer l'enchaînement de ces faits qui aboutirent à une triple réalité, grâce à l'influence du nouveau bienheureux : la fondation du Commissariat canadien de Terre Sainte, l'inauguration du sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap et la restauration de l'Ordre franciscain.

Il reste maintenant à évoquer les huit dernières années qui vont mener à leur terme de louange divine les routes d'un apôtre qui, de Paris à Jérusalem, de Jérusalem à Cap-Rouge et Trois-Rivières, puis de Trois-Rivières aux quatre coins du Québec, va enfin recevoir à Rome, après soixante-douze ans, l'hommage d'une glorification le 25 septembre 1988.

Pour des centres de prières

Ce titre de section peut paraître étrange pour parler de l'apostolat de l'imprimé. Mais suivons l'évolution de l'apôtre. En 1893, il avait songé à une publication pour répandre le goût de la bonne lecture dans les foyers : un hebdomadaire de douze pages, à cinquante sous par année.

Rien ne lui faisait peur, pas même d'expédier *La semaine des familles* pour qu'elle puisse arriver à temps le dimanche. Quel service postal !

Le projet prit une orientation plus réaliste avec la *Revue eucharistique et mariale*, commencée en 1900 avec la collaboration des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et de leur aumônier québécois, l'abbé Louis-Honoré Paquet. Elle a survécu à Frédéric au-delà de son jubilé d'or, jusqu'en 1966.

Autre désir apostolique de culture populaire par l'établissement de bibliothèques paroissiales, tel que proposé par le Père Frédéric au futur cardinal Bégin de Québec dans une lettre du 6 février 1894. Encore faudra-t-il trouver de bons livres ! Justement il en a déjà une liste copiée sur la couverture d'un Manuel du Tiers-Ordre. Mais pourquoi ne pas en produire de nouveaux au Canada même ? Il aimerait bien commencer par une vie de saint François, ce qui ne tarda pas en 1894. Mais pourquoi ne pas mettre d'abord au point sa Vie de Jésus-Christ, ce à quoi il avait songé dès 1880, au début de son service en Terre Sainte. Il s'agissait simplement, pour lui, de présenter un texte harmonisé des quatre Évangiles, en prenant la traduction connue du Nouveau Testament par Glaire. Il se mit à l'œuvre pendant les mois d'hiver 1893-1894 au presbytère du Cap : dix à douze heures, de jour et de nuit, pour transcrire à genoux les textes sacrés. Paru en 1894, le livre atteignit, en huit tirages, ses quarante-deux mille exemplaires en 1907 ; ce fut le plus grand succès de librairie de l'époque. Ainsi, longtemps avant le Concile plénier

de Québec qui demandera en 1909 aux curés de fournir à chaque famille un Nouveau Testament, le Père Frédéric se fit le pionnier de la diffusion du texte biblique au pays. Son originalité consista à se mettre sur la route pour *placer* ses volumes dans les foyers. Avec les années, d'autres volumes se succédèrent : Vie de saint François d'Assise (1894), Vie de sainte Anne (1900), Vie de saint Joseph (1902), Vie de la sainte Vierge Marie d'après la Clarisse espagnole Marie d'Agréda (1904). Je ne mentionne ici que les principaux volumes. Il y en a une trentaine d'autres, qu'il a distribués dans les familles de quatre diocèses, toujours pour le bénéfice de maisons religieuses ou centres de prière : les Clarisses de Valleyfield (1906 et 1911), le Monastère des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang à Joliette (1909-1911), devenu en 1974 l'abbaye bénédictine Notre-Dame-de-la-Paix, la chapelle de l'adoration perpétuelle attenante au couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie (Grande-Allée, à Québec) devenue église des Maronites ; enfin la chapelle St-Antoine des Franciscains de Trois-Rivières, sans prévoir qu'elle devait servir à son tombeau de *bienheureux* en 1988.

On sait aussi qu'il aurait voulu ajouter à son actif les Trappistes de St-Romuald, près de Lévis ; mais ses soixante-douze ans ne lui permirent plus d'allonger encore ses routes de publiciste. N'avait-il pas déjà parcouru les 150 paroisses du diocèse de Québec avec ses vingt mille familles ? Une lettre à Mgr Gauthier, évêque d'Ottawa, récemment retrouvée, lui propose, en 1894, de patronner la vente de sa Vie de Jésus dans la ville d'Ottawa et aux environs, lorsque l'ouvrage sera sorti des presses. Pour sa

diffusion de la Vie de Jésus dans Valleyfield, il avait reçu du pape saint Pie X une bénédiction spéciale demandée par Mgr Emard pour lui et ses collaborateurs, le 28 mai 1909, la Mère St-Jean-la-Croix (Marie-Salomé Poirier), supérieure au Précieux-Sang de Joliette. Il signale sa joie de penser que ses cinquante mille volumes « continuent leur prédication silencieuse. » « Un seul point reste douteux, c'est ma santé de soixante et onze ans qui commence à s'ébranler. » Avait-on eu raison de ne pas laisser Frédéric s'enfermer dans un *ritiro* ? Le temps ne lui aurait certes pas manqué pour écrire et publier. Mais on peut croire qu'il avait besoin de ce contact personnel, si bénéfique d'ailleurs pour tant de familles visitées depuis plus de vingt-cinq ans.

Ces livres, fruits d'une longue patience à transcrire quantité de documents avec les moyens de l'époque veulent être *édifiants*, fruits d'un homme de Dieu, non d'un homme de lettres, ni d'un savant, visant à édifier, sans les tromper, des âmes simples, comme aussi dans le sens matériel du mot, à édifier des centres de prière. On dirait volontiers que Frédéric, ne pouvant réaliser ses rêves de vie contemplative, a voulu favoriser ce qu'on appelle aujourd'hui *des centres de prière et de ressourcement*. En se mettant sur les chemins pour abonnements et ventes, et aussi pour recueillir les fonds nécessaires pour monastères et chapelles, c'était faire d'une pierre deux coups, en plus de répondre à la confiance populaire dans ses pouvoirs de thaumaturge. Ce dernier aspect reste à regarder avec prudence pour ne pas forcer l'image en déformant les intentions du *bienheureux*.

On l'appelle « le saint Père »

« Il y a vingt-cinq ans que vous êtes commissaire de Terre Sainte et que je suis évêque. On vous appelle « le saint Père » et moi « l'évêque » tout court. J'en conclus que vous me dépassez beaucoup plus vite en vertu et en sainteté. Vous avez marché beaucoup plus vite que moi dans le chemin du Ciel. »

Qui taquinait ainsi le Père Frédéric en 1913 ? Nul autre que l'archevêque de Québec, qui allait devenir cardinal l'année suivante. Mgr Bégin faisait allusion à un dialogue échangé avec un charretier complaisant de St-Pierre-de-Broughton, qui lui avait déclaré avoir goûté deux grands bonheurs dans sa vie : « celui, actuellement de conduire son évêque, et auparavant « le saint Père », pas le pape, bien sûr, qui n'est jamais venu ici, mais le Bon Père Frédéric, ce franciscain qui a passé par les maisons pour placer la Vie de Notre-Seigneur dans nos familles. »

Il aurait pu ajouter, comme bien d'autres, celui qui a prédit telle chose qui s'est réalisée ensuite, celui qui a guéri ma mère ou ma sœur, celui qui prêche si bien en nous parlant des Évangiles ou en faisant le Chemin de croix. La litanie pourrait s'allonger de tout ce qu'on a attribué au Père Frédéric de paroles d'encouragement, de gestes de compassion et même de guérisons.

Les témoignages ont été nombreux lors du procès informatif, commencé à Trois-Rivières en 1927, onze ans

après sa mort. En voici quelques-uns. Celui de M. Henri Trudel de St-Stanislas-de-Champlain, qui attendait la mort de sa femme Léa : elle venait de s'évanouir en tombant par terre devant le Père Frédéric qui la visitait. « Laissez-la dormir, dit le Père Frédéric, après qu'on l'eut mise au lit. Elle sera mieux bientôt. » De fait, quand elle se réveilla le lendemain matin, elle se déclara guérie.

À St-Charles de Bellechasse, le Père Frédéric est amené devant une fillette, Anne-Berthe Gosselin, souffrant de la tuberculose des os depuis cinq ans au moins, *décomptée* par les médecins. Le Père Frédéric lui passe sa corde autour de la jambe couverte de plaies. Après un mois, plus rien ne paraît ; santé rétablie. Plus tard, la jeune fille put se marier et devenir mère d'une famille de treize enfants.

Semblable promesse à un ouvrier, dont la main empoisonnée par un accident chez le forgeron, menace d'être coupée. En s'apitoyant, le Père Frédéric lui dit tout simplement : « Vous allez guérir. » L'enflure ne tarda pas à disparaître et s'ensuivit la guérison.

Le curé Duguay du Cap-de-la-Madeleine avait bien raison de confier au père Matthieu-M. Daunais en parlant du séjour du Père Frédéric dans son presbytère : « Durant quatorze ans avec le Père Frédéric, j'ai travaillé dans le surnaturel. » Il ne pouvait évidemment pas oublier, comme il en a témoigné au procès, la marche mystérieuse du Père Frédéric à travers les glaces flottantes, le soir du 15 mars 1893. Au retour d'une visite à une malade de Bécancour,

de l'autre côté du fleuve, face au Cap, Frédéric était revenu tout seul sans son cocher, Zotique Rho (+13 mai 1962) alors que « la traverse » coupée de mares d'eau, avait empêché le cheval de passer. « Je ne sais comment je suis rendu ici, avouait-il au curé en entrant au presbytère. Je me suis recommandé à la sainte Vierge, et me voilà ! »

Au printemps de 1916, pendant *une partie de sucres* des élèves du Collège Séraphique de Trois-Rivières à une érablière de Ste-Angèle, les crêpes rassasiaient tout ce jeune monde affamé, au grand étonnement du cuisinier qui voyait que sa réserve de graisse et de farine ne s'épuisait pas. Le Père Frédéric n'avait-il pas promis qu'il y en aurait suffisamment.

Dans la famille d'Alphonse Dufresne, qui avait été chargée du transport du petit commissariat sur le terrain des Franciscains, on se souvint longtemps de « la maille du Père Frédéric », une maille brisée qui n'avait pas cédé pendant l'opération - alors que le reste de la chaîne cassa une vingtaine de fois sur la longueur d'une centaine de pieds. L'ouvrier refusait de continuer : « Fais partir les chevaux ! - avait commandé le Père Frédéric, c'est moi qui mène ici ! » Et la fameuse maille endommagée servit encore pendant au moins deux ans.

Enfin, il y eut le grand feu de forêt à une dizaine de milles du village St-Tite de Champlain, aux limites de l'actuel Hérouxville. On demanda d'urgence au Père Frédéric d'intervenir dans un rang qui était menacé de flamber tout entier. Après avoir mis les enfants en prière,

le Père Frédéric promet que la Vierge du Rosaire ferait cesser le fléau et partit de l'avant sans craindre le danger. L'évêque lui-même, en tournée pastorale dans la paroisse, devint le témoin émerveillé du courage et de la foi de son compagnon missionnaire, comme aussi de la protection extraordinaire obtenue dans cette nuit du 7 juin 1891.

« Un saint à faire des miracles, un vrai saint, un grand et aimable saint. » C'est ainsi que Pierre Janssoone, le missionnaire aux Indes, avait qualifié son frère Frédéric après l'avoir vu malade à Jérusalem en 1886. On pourrait hésiter sur la valeur des sentiments de Pierre pour son frère, s'il avait été le seul à s'enthousiasmer ainsi. Mais trente ans plus tard, en 1916, c'est toute une foule enthousiaste qui témoigne son respect sur le passage de la dépouille mortelle du Père Frédéric. La tombe vient d'arriver en gare de Trois-Rivières par le train de Montréal. Le long du cortège qui s'avance vers l'église franciscaine pour les funérailles, des cris de joie retentissent pour acclamer *le Saint Père*, dont les Trifluviens avaient expérimenté depuis longtemps la puissance d'intercession. L'Église, soixante-douze ans plus tard, vient de leur donner raison, et nous encourage à notre tour à demander d'autres miracles pour sa canonisation.

Cette image du thaumaturge, du *saint à miracles*, fruit de la dévotion populaire, répugnait au Père Frédéric qui a toujours attribué les faveurs obtenues à l'intervention des saints ou de ses reliques de Terre Sainte. Au-delà de sa compassion pour ceux qui lui demandaient secours, il faut lire dans son zèle apostolique la réalité spirituelle plus profonde que le charisme extérieur. Pour la décrire, il a

lui-même utilisé les Admonitions de saint François sans le dire « surtout les numéros 17 à 20 » :

« Demeurer aussi tranquille dans la non-réussite que dans la réussite de nos entreprises, puisque Dieu se contente de l'intention. »

« Nous réjouir autant de ce qui est fait par autrui que si c'était fait par nous-mêmes. »

« N'avoir de préférence pour aucune charge ni aucun emploi. »

« Demeurer insensible dans le blâme comme dans la louange, car on n'est dans la réalité que ce que l'on est devant Dieu. »

Ce que le Père Frédéric a vécu en Terre Sainte, d'innombrables tracas dans ses contacts avec les Musulmans, avec les Grecs, avec ses propres confrères, n'a jamais altéré sa courtoisie, sa droiture, son esprit de conciliation et de justice : exemple de bienveillance pacifiant dans la confiance en Dieu et le respect des autres « même au milieu des plus grands ennuis » comme il l'a avoué. Pour nous il est plus facile de nous représenter les fatigues de ses longues randonnées sur les routes québécoises de jadis en toutes saisons, les oppositions rencontrées dans ses projets, sans oublier les propres désagréments de ce qu'il appelait sa *petite santé* : grippes malignes, mal d'yeux et de genoux, troubles gastriques, sans oublier les graves crises de 1876, 1882 et 1884. Il a tout résumé un jour, le 22 février 1915, à son éditeur Brousseau de Québec : « Personnellement, comme religieux de saint François, mon pain quotidien doit être la tribulation et les épreuves. »

Mais soyons honnêtes ! Il n'a pas attendu le ciel ni la béatification récente pour goûter un peu de récompense, surtout à Trois-Rivières qu'il appelait *la patrie de mon cœur*. Je veux parler de sa joie de porter la couronne de la Madone du Cap aux fêtes du 15 août 1904, et de ses deux fêtes jubilaires de 1913 et 1916. D'abord le 25^e anniversaire de son Commissariat de Terre Sainte, puis l'intime célébration du 50^e de sa profession religieuse en compagnie de son très cher ami Augustin, après quoi ils se dirigèrent ensemble vers Ste-Anne-de-Beaupré. C'était, disait-on gentiment, leur *voyage de noces*.

L'année suivante, le 9 juin 1916, Frédéric devait y revenir avec un pèlerinage de Montréal pour une dernière fois : « Je me sens mourir ; je n'en puis plus ! »

Les dernières souffrances du corps et de l'âme dans la chambre numéro deux cent dix-sept de l'infirmerie au couvent St-Joseph, furent adoucies par les bons soins de l'infirmier, Raphaël Quinn, les visites du Fr. André Bessette de l'Oratoire et de l'archevêque de Montréal, Mgr Bruchési. L'arrivée de son ami Augustin fut sa dernière consolation. Combien de fois ils répétèrent ensemble l'invocation des premiers chrétiens de l'Apocalypse (22, 20) : « Viens, Seigneur Jésus ! » Celui qui avait tant marché pour le Seigneur Jésus sur trois continents, l'invitait à venir le rejoindre pour l'offrande finale de sa vie dans une douce agonie, le 4 août 1916 à soixante-dix-sept ans et huit mois.

Chapitre Cinq

*TRACES D'UN RAYONNEMENT SPIRITUEL
1916-1988*

Retour à Ghyvelde

Avant de retracer brièvement les étapes d'une survie glorieuse dans l'Église, un dernier épisode nous ramène à Ghyvelde, en 1945. Les troupes canadiennes venaient de libérer Dunkerque. Des soldats trifluviens, chapelet au cou, en passant par les maisons dévastées de Ghyvelde, reconnurent sur les murs une figure familière. En s'agenouillant, ils dirent aux habitants étonnés : « Nous le connaissons, c'est notre bon père Frédéric. » Une plaque commémorative a été placée à Ghyvelde en 1949 ainsi qu'un monument.

Étapes de la glorification

Mgr Comtois, évêque de Trois-Rivières, disait en 1927, pour suivre le conseil du pape Pie XI : « Il appartient aux saints de se frayer eux-mêmes un chemin dans l'Église. » En voici quelques étapes pour le Père Frédéric :

1916 : 4 et 6 août, funérailles solennelles à Montréal et à Trois-Rivières, avec témoignages éloquentes. Sépulture dans une voûte de béton sous la chapelle St-Antoine des Franciscains de Trois-Rivières, à l'angle des rues Laviolette et Saint-Maurice.

1916 : 14 août, funérailles à Notre-Dame-du-Cap, avec sermon prophétique du P. Arthur Joyal, O.M.I. : « Oui, Père vénéré, vous vivrez au vieux Sanctuaire où vous avez peiné sans compter

pendant tant d'années. Vous vivrez au Canada tout entier dans l'Église catholique toute entière, grâce aux prodiges que l'on vous a attribués déjà de votre vivant et à ceux que vous accomplirez, nous le souhaitons, après votre mort. »

1926 : Nomination d'un Vice-postulateur pour la Cause, P. Matthieu-M. Daunais, O.F.M.

1927-1933 : Procès informatifs à Trois-Rivières, Lille, Alexandrie et Jérusalem.

1930-1937 : Début de l'examen des écrits, continué en 1948-1956.

1930 : Début des procès apostoliques.

1932 : Bibliographie à réviser publiée par Hugolin Lemay, O.F.M.: cent-trente et un titres de livres et d'articles par le Père Frédéric ; cent quarante-six sur lui.

1938 : Creusage d'une crypte-musée autour de la tombe. Bénédiction d'une statue à l'extérieur.

1940 : Introduction de la Cause à Rome.

1948 : Le 3 janvier, la fin des procès apostoliques, ouverture de la tombe, habits en poussière, corps « momifié. »

- 1948 : 8 mars - 21 avril, guérison merveilleuse de M. Niwayama, au Japon.
- 1951 : Biographie de cent quatre-vingt-douze pages publiée à Paris par Léon Moreel.
- 1952 : Publication d'une vie critique par Romain Légaré, O.F.M., *Un apôtre des deux mondes*, trois cent quatre-vingt-cinq pages (traduction anglaise par Raphael Brown en 1958).
- Début d'un bulletin « *Le Souvenir* » du Bon Père Frédéric (Trois-Rivières).
- 1956 : Biographie en bandes dessinées dans les revues *Jeunesse* et *Héraults*, quatre-vingt-dix mille lecteurs, par P. Onésime Lamontagne, O.F.M. Traduction anglaise, *He Saw Our Lady*, Fides, soixante-huit pages.
- 1956 : Romain Légaré, O.F.M., *Chronique du premier séjour du Père Frédéric au Canada, 1881-1882*, soixante-huit pages. Création à Trois-Rivières d'une pièce théâtrale.
- 1957 : 13 décembre, approbation romaine des procès informatifs et apostoliques.
- 1965 : Stèle commémorative avec plaque de bronze dans les parterres du Cap, pour le 75^e anniversaire de la Restauration franciscaine au Canada. Brochure en

anglais de cinquante-cinq pages, *Our Lady's Herald*, par Thomas F. Murphy. Étude par Romain Légaré, O.F.M., sur un grand serviteur de la Terre Sainte, deux cent quarante-sept pages.

- 1971 : Témoignages précieux amassés par le P. Romain Légaré, O.F.M. dans la nouvelle série de *Le souvenir*, cinquante-deux pages, sous-titre : *Connaissez-vous le bon Père Frédéric ?*
- 1972 : Pages choisies du Père Frédéric, éditées comme une suite biographique par le père Romain Légaré, O.F.M., soixante-dix-huit pages. Traduction anglaise par Raphael Brown, *Life and Spirituality of Good Father Frederic in his Own Words*.
- 1978 : Dossier complet publié par le postulateur romain de la cause, sept cent vingt et une pages.
- 1985 : 21 mars, décret d'héroïcité des vertus du Père Frédéric déclaré VÉNÉRABLE.
- 1988 : 16 février, approbation romaine du miracle japonais de 1948.
- 1988 : 29 mars, nouvelle biographie de quatre cent seize pages aux Éditions Paulines, par le Père Constantin Baillargeon, O.F.M. Préface de Mgr Laurent Noël, évêque de Trois-Rivières, promoteur efficace de la Cause de béatification.

- 1988 : 28 mars, réouverture du tombeau, prélèvement des reliques.
- 1988 : Avril, mai, septembre, grand succès à la salle J.-Antonio-Thomson de la comédie musicale *Belle et Frédéric* créée par les étudiants du Séminaire St-Joseph et les étudiantes du Collège Marie de l'Incarnation de Trois-Rivières.
- 1988 : 7 mai, rassemblement de la famille franciscaine à Notre-Dame-du-Cap. Trois mille présences.
- 1988 : 25 septembre, béatification à Rome par le pape Jean-Paul II, en même temps que Junipero Serra, O.F.M., fondateur de la Californie, États-Unis.
- 1988 : 22 octobre, à Ottawa, siège du commissariat canadien de Terre Sainte depuis 1919, centenaire de la fondation par le Père Frédéric du premier Commissariat à Trois-Rivières.
- 1988 : 30 octobre, fête diocésaine et franciscaine d'action de grâce à Notre-Dame-du-Cap, présidée par Mgr Noël évêque du diocèse de Trois-Rivières.
- 1988 : 3 décembre, transfert solennel du tombeau du Père Frédéric, de la crypte-musée à une chapelle latérale de la chapelle franciscaine St-Antoine à Trois-Rivières.

1988 : Brochure illustrée de cent vingt-huit pages par Paul Arsenault, O.M.I., *L'histoire de Notre-Dame-du-Cap, section sur le Père Frédéric*, pages 62 à 68.

1989 : Publication du livre d'André Dumont, O.M.I., *Le goût de Dieu*.

Itinéraire d'une âme franciscaine

Telle a été sa vie. C'était un pèlerin dans l'âme, marchant à travers la France, la Terre Sainte et l'Amérique du Nord. Le monde est devenu pour lui sa Galilée, la Galilée terre de mission. La Galilée géographique, partie de la Terre sainte, il l'avait parcourue familièrement durant dix ans, y rencontrant avec les yeux du cœur Jésus, ses apôtres, sa mère Marie et Joseph son époux et même sa grand-mère Anne. Sa vraie demeure spirituelle était là, en Terre Sainte, toujours présente dans sa contemplation. Il aimait passionnément la décrire à ses auditeurs, qui étaient toujours avides de ses paroles. Sa prédication faisait appel à l'émotion et était vibrante de l'Évangile du Seigneur. Pareillement, ses livres et ses articles de vulgarisation, ses longues prédications, ses contacts humains, tout était mis en œuvre pour *édifier*. On voyait en lui saint François d'Assise, tendre mais dynamique, audacieux pour dénoncer le mal et le péché, mais doux et courtois, bref un prédicateur d'Évangile pacifique, invitant à la générosité et à de bonnes actions.

Comment en aurait-il pu être autrement avec un tel apôtre du Rosaire, humble et grand priant de la Vierge

Marie, qui invitait ses auditeurs à être bons et à se donner tout entier et en toute simplicité ? Les gens l'appelaient justement *le Bon Père Frédéric*. Il n'avait pas mis de côté l'austérité rigoureuse des Franciscains Observants espagnols enseignée par le père Guy d'Areso, le restaurateur des Franciscains en France, de qui est sortie la Province canadienne. Mais il était allé au-delà de cette austérité et avait su adapter sa manière de vivre aux gens de son « cher Canada », comme il disait. La foi généreuse de ces gens, au tournant du siècle, l'avait amené à faire des miracles tout au long de son séjour au Canada.

Revenons à l'image du chemin et des routes de la Galilée. Frédéric avait été commis-voyageur par nécessité pour aider sa famille en 1856. Il l'est resté toute sa vie : obligé par sa charge de Vicaire custodial de prendre la besace du quêteur au Canada en 1881, entraîné par la suite à visiter les Fraternités paroissiales du Tiers-Ordre, puis après 1888 jusqu'à sa mort, à recruter des pèlerins pour le pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine, il s'est enfin épuisé à vendre ses *livres édifiants* de portes en portes dans quatre diocèses pour aider à construire des centres de prière. Voilà autant d'étapes où le commis-voyageur, sous les livrées du pauvre Frère mineur, dut constamment se renouveler afin de ne jamais démentir par sa vie ce qu'offraient ses paroles et ses mains, fruit de ce qu'il portait dans son cœur.

Sorel, décembre 1988 à décembre 1989.

Annexe

PRIÈRES

Litanies du bon Père Frédéric ¹

Bon Père Frédéric,

Toi qui es né à Ghyvelde, dans une famille nombreuse,

R/ *Prie pour nous.*

Toi qui as connu le dur travail de la ferme, **R/**

Toi dont la mère a montré l'exemple de la prière et de la foi, **R/**

Toi qui as reçu une éducation rude dans le respect de la vérité et de l'effort, **R/**

Toi dont la vocation a été mise à l'épreuve par la misère familiale, **R/**

Toi qui fus très vite attiré par la vie de saint François d'Assise, **R/**

Toi qui, pendant la guerre, dans les hôpitaux, as si bien réconforté les blessés et les mourants, **R/**

Toi l'apôtre de la réconciliation en Terre sainte, **R/**

Toi le précurseur de l'œcuménisme, **R/**

Toi l'animateur de pèlerinages pour faire découvrir la passion rédemptrice du Sauveur, **R/**

Toi le restaurateur du chemin de Croix sur les pas de Jésus, **R/**

Toi l'ami, et le réconfort des familles, **R/**

Toi que la Vierge a miraculeusement regardé avec amour, **R/**

Toi qui es pour nous le modèle de prière et de sacrifice, **R/**

¹ Composées par le Père Joseph Vandenberghe, Ghyvelde, France.

Toi le prédicateur infatigable de la Parole de Dieu, **R/**
Toi dont la confiance au chapelet et au rosaire étaient à
toute épreuve, **R/**

Toi dont les souffrances étaient toujours offertes par
amour, **R/**

Toi dont la mort fut vécue dans l'acceptation et la
confiance, **R/**

Bienheureux Père Frédéric, apôtre des trois continents, **R/**

Bienheureux Père Frédéric, protège nos familles. **R/**

V : Prie pour nous bon Père Frédéric,

R : Afin que nous soyons dignes des promesses du Christ.

Prions :

Seigneur notre Dieu,
tu as accordé au bienheureux Frédéric Janssoone
de suivre en France, en Terre Sainte et au Canada
les traces de ton Fils et de faire mieux connaître
aux fidèles les mystères de sa vie ;

Accorde-nous, par son intercession, de vénérer
ces mystères avec amour et de recevoir
en abondance les fruits de la rédemption.

Par Jésus Christ, notre Seigneur. Amen.

Prière pour les familles ²

Dieu notre Père, par l'intercession du Bon Père Frédéric, messager inlassable de ta parole lors de ses nombreuses visites dans les foyers, aide-nous à protéger nos enfants et nos familles contre tout mal.

Aide-nous à ouvrir nos cœurs à l'amour des autres.

Dieu notre Père, par l'intercession du Bon Père Frédéric, qui sut ramener à l'entente fraternelle ses frères chrétiens divisés, aide-nous à construire et à maintenir l'unité de nos familles.

Par le Christ Jésus Notre Seigneur. Amen.

Prière au bx Frédéric pour les familles ³

Seigneur Jésus,

toi qui as connu une vie de famille harmonieuse à Nazareth, nous te demandons la paix de nos familles, par l'intercession du bienheureux Père Frédéric.

Il a visité tant et tant de familles en France et au Canada, il les a écoutées et secourues dans leurs épreuves.

Il leur a enseigné l'Évangile et il les a accueillies parmi les pèlerins en Terre sainte et à Cap-de-la-Madeleine.

Il a tourné leurs yeux vers ta mère Marie, toujours fidèle et pleine d'espérance jusqu'au pied de la croix.

² Prière gravée dans l'Église de Ghyvelde.

³ Prière composée par père Roland Bonenfant, franciscain.

Nous te supplions de venir en aide aux familles éprouvées par la fatigue et l'épuisement, spécialement causés par les problèmes de consommations, de manques d'argent ou de mésententes graves.

Nous nous confions à Toi et te prions de les bénir.

Que le bienheureux Père Frédéric veille sur ces familles et leur accorde ce qu'elles demandent et tout ce dont elles ont besoin.

Et qu'elles puissent remplir, là où elles vivent, leur mission de vivre dans l'unité et la paix.

Nous te le demandons, Seigneur Jésus. Amen.

Prière pour la paix en Terre Sainte

Seigneur, nous te prions pour les peuples de Terre Sainte.

Aide-les à abattre les murs d'hostilité et de division.

Nous te confions ces hommes et ces femmes qui habitent le pays où vécut Jésus.

Qu'ils aient du respect et de la compassion les uns pour les autres, en particulier pour ceux qui sont différents d'eux.

Que tous, dans l'unité d'un même cœur et d'un même esprit, bâtissent un monde qui soit une vraie maison pour tous les peuples.

Nous te demandons cette paix en Terre sainte par l'intercession du Bienheureux Frédéric. Amen.

Prière pour la Paix

Béni sois-tu, Seigneur, de nous avoir donné le Bon Père Frédéric pour nous aider à être pèlerins de l'Évangile. Il a tellement travaillé en faveur des Lieux saints et il y travaille encore par nous tous, sœurs et frères de François. Qu'il nous obtienne une Paix durable en Terre sainte. Par Jésus le Christ, notre Seigneur. Amen.

Prière au Bienheureux Frédéric

Ô toi, Bienheureux Frédéric,
qui parcourus les routes de France, de Terre sainte et du Québec, semant la Parole de feu et témoignant que Dieu seul est grand, intercède pour tes frères réunis aujourd'hui.

Tu as consacré toute ta vie au service du peuple de Dieu,
tu n'as ménagé aucun effort,
tu t'es remis en marche jour après jour malgré la fatigue du chemin.

Que ton exemple nous entraîne à notre tour à accueillir le souffle du Christ, afin que nous trouvions en lui le courage et l'audace de reprendre sans cesse notre propre pèlerinage sur la terre.

Nous te le demandons au nom de notre Seigneur Jésus, de l'Esprit de sainteté et de notre Père,
Dieu qui vit et règne aujourd'hui et pour les siècles des siècles. Amen.

Prière pour la guérison ⁴

Bon père Frédéric, grâce à tes prières, de nombreux malades ont retrouvé la santé. Je suis également touché(e) par la maladie. Alors je me tourne vers toi, bon père Frédéric. Je t'en prie, intercède auprès de Dieu pour ma santé physique et spirituelle.

Si cette maladie qui m'afflige doit se prolonger, je te supplie de plaider en ma faveur afin que j'obtienne la patience dans mes souffrances et la persévérance dans la prière.

À ces personnes qui prennent soin de moi, accorde un amour sincère, un dévouement constant et une récompense spéciale pour la bonté qu'elles me manifestent.

Bon père Frédéric, je te demande, au nom de la compassion que tu avais envers toute souffrance humaine, d'intercéder pour moi afin que se réalise sur ma vie le projet de Dieu, lui mon Créateur et Sauveur jusqu'aux siècles des siècles. Amen.

⁴ Prière préparée par père Néhémie Prybinski, franciscain.

Prière pour la canonisation du bx Frédéric Janssoone ⁵

- Dieu éternel et tout-puissant, tu as accordé au Bx Frédéric Janssoone, fils de la France, de suivre en Terre sainte les traces de ton Fils Jésus et d’y travailler pour la paix.

- Tu l’as ensuite conduit au Canada, pour inviter ce peuple à être généreux envers la Terre Sainte, pour fonder le Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine, et pour mieux faire connaître la vie de Jésus de Nazareth et de sa très sainte Mère.

- Donne-nous de devenir à notre tour de vrais pèlerins et de véritables missionnaires de ton Église. Que nous soyons également de solides piliers de la foi dans nos communautés chrétiennes.

- Accorde-nous, à sa prière, la faveur que nous sollicitons...
(Pause de silence)

- Donne à ce fils de saint François d’Assise d’être bientôt canonisé et de nous attirer tous vers ton Fils, Jésus, notre Seigneur. Amen.

- Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire au Père...
(Vénération de la Relique ou toucher du Tombeau).

⁵ Prière proposée par Mgr Luc Bouchard, évêque de Trois-Rivières.